



HAL
open science

Et si on allait dormir dehors : le bivouac, vouloir habiter le sauvage ou s'éloigner du domestique ?

Alban Samalbide

► To cite this version:

Alban Samalbide. Et si on allait dormir dehors : le bivouac, vouloir habiter le sauvage ou s'éloigner du domestique ?. Architecture, aménagement de l'espace. 2024. dumas-04583778

HAL Id: dumas-04583778

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04583778v1>

Submitted on 22 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

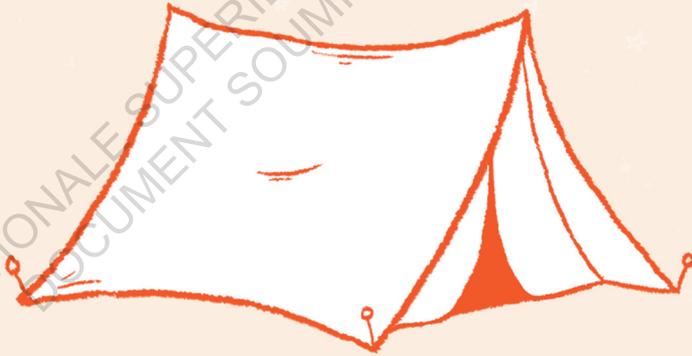


Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Alban SAMALBIDE

ET SI ON ALLAIT

DORMIR DEHORS



Le bivouac

Vouloir habiter le sauvage ou s'éloigner du domestique ?

Remerciements

Merci aux futurs lecteurs de ce travail de mémoire.

Je remercie également Anne Bossé pour son suivi, ses conseils et sa bienveillance tout au long de cette année. Je remercie Nicolas, Anaïs, Thibaut et Entsa, mes amis et camarades du séminaire de mémoire.

Merci à Flore, Gatien, Elouan, Lucas, Fabienne et Benoît de m'avoir accordé de leur temps, en acceptant de discuter avec moi.

Un grand merci aux chaises orange de la bibliothèque, qui nous ont soutenus de longues journées durant, moi et tous mes amis rédacteurs en herbe de l'ENSA Nantes.

Merci à Souper pour la motivation et la bonne humeur.

Enfin, merci à mes parents pour les relectures et les retours honnêtes.

Préface

“Le souci de l’homme semble avoir été de tout temps, de trouver un abri pour dormir, protégé de la fraîcheur nocturne, des intempéries, des animaux féroces [...] Face aux menaces extérieures, l’homme cherche le réconfort d’un toit, d’une chambre, d’un lit. Mais en même temps, la nostalgie du contact avec la mère nature l’amène à rêver d’un sommeil cosmique.”

Guillaume GARNIER,
L’Oubli des peines, 2013.

L’évolution des comportements humains, mêlée à celle de l’architecture, nous permet aujourd’hui de passer nos nuits à l’abri des aléas météorologiques, bien au chaud sous notre couette saisonnière, allongé sur notre matelas épais de 20cm, à proximité d’un radiateur, le tout éclairé par une ampoule LED basse consommation et une guirlande d’ambiance. Il semble alors que notre mode d’habiter actuel soit parfaitement adapté à nos besoins, de par son confort et son matérialisme foisonnant.

Et pourtant, cet été, nous avons décidé d’acheter une tente avec ma copine, pour partir bivouaquer 3 semaines en Suède. 3 semaines à dormir dehors, abrités par une toile aussi épaisse qu’un K-way, sur des matelas gonflables à la bouche, à peine plus confortables qu’un tapis de gym, le tout à l’étroit dans des duvets, laissant une liberté de mouvement comparable à celle d’un lit bordé par une mamie. Au vu des nombreuses ruptures de stock dans le rayon tentes, nous n’étions sûrement pas les seuls à nous lancer dans ce genre d’aventure...

Sommaire

Introduction

p. 8

I- L'APPEL DE L'AVENTURE

p. 14

Et pourquoi pas moi ?

p. 16

1- D'où vient l'envie de bivouaquer ?

p. 18

Les récits d'expériences

p. 18

Les figures mythiques

p. 21

Une rupture avec le quotidien

p. 24

Souriez, vous êtes filmés !

p. 26

2- Avec qui le faire ?

p. 28

La pratique solitaire

p. 28

La pratique de groupe

p. 30

La présence d'un guide

p. 35

1 nuit, 100 tentes !

p. 38

3- Une pratique en hausse

p. 40

Hétérogénéité de pratiquants

p. 40

Des conséquences environnementales

p. 44

II- LE TEMPS DU BIVOUAC

p. 50

Avant que la nuit ne se couche...

p. 52

1- Trouver le spot

p. 54

Que dit la loi ?

p. 54

La Suède, paradis du bivouac ?

p. 56

La place du numérique

p. 58

Pas si facile la recherche

p. 60

Idylle suédoise

p. 62

2- Avant de s'endormir

p. 64

Casser la barrière du paysage

p. 64

Retour aux besoins primaires

p. 66

Ennui et contemplation

p. 68

F.B.I. Fausse Bonne Idée

p. 70

3- L'expérience de sommeil

p. 72

Un enjeu sociétal actuel

p. 72

Etudier l'inconscient

p. 74

De nouvelles routines d'endormissement

p. 76

Réinterroger la notion de confort

p. 77

Découverte du paysage sonore

p. 78

Rencontre avec un corbeau-renard

p. 80

4- Un sentiment d'insécurité ?

p. 82

Le bon bivouaqueur, la brute et le truand

p. 82

La menace Evelyne DHELIAT

p. 84

La faune, taille du danger : 3mm

p. 86

III- DU DOMESTIQUE AU SAUVAGE, QUELLES FRONTIERES ?

p. 90

Une nuit dans le jardin de papa maman

p. 92

1- Frontières matérielles ou spatiales ?

p. 94

Une frontière spatiale : le jardin ?

p. 94

Une frontière matérielle : la toile de tente ?

p. 98

La fée du logis sauvage

p. 104

2- Frontière d'usage ?

p. 106

Créer une routine, c'est se créer un chez soi ?

p. 106

Nécessité d'intimité

p. 109

Appropriation temporaire du sauvage

p. 110

Blagues révélatrices

p. 112

3- Une expérience qui ensauvage notre quotidien ?

p. 114

Des modifications de nos modes d'habiter ?

p. 114

Une question de contraste

p. 116

Une sensibilisation par le beau

p. 118

Conclusion

p. 120

Médiagraphie

p. 124

Introduction

Ce travail de mémoire, traitant de la pratique du bivouac - qui consiste à installer sa tente ou un campement sommaire le temps d'une nuit - fut induit par un constat paradoxal : le nombre de bivouaqueurs ne cesse d'augmenter, tandis que le confort et les qualités de nos espaces domestiques semblent combler tous nos besoins. Pour quelles raisons sont-ils de plus en plus nombreux à vouloir se soustraire à nos modes d'habiter contemporains, au profit d'une ou plusieurs nuits en extérieur ? En d'autres termes :

“Mais pourquoi les gens veulent dormir dehors alors que l'on dort très bien chez soi ?”

Cette première ébauche de problématique est à l'origine de ce travail de mémoire. Volontairement simpliste et accrocheuse, cette question permettait d'introduire plusieurs problématiques sous-jacentes. Tout d'abord, le fait que cette pratique soit volontaire, ce qui recentre le sujet sur les pratiquants pour qui l'activité est un choix, qu'il soit professionnel ou de loisir. Nous nous attacherons ici à analyser des pratiquants unis par la volonté commune d'arpentage et de contempla-

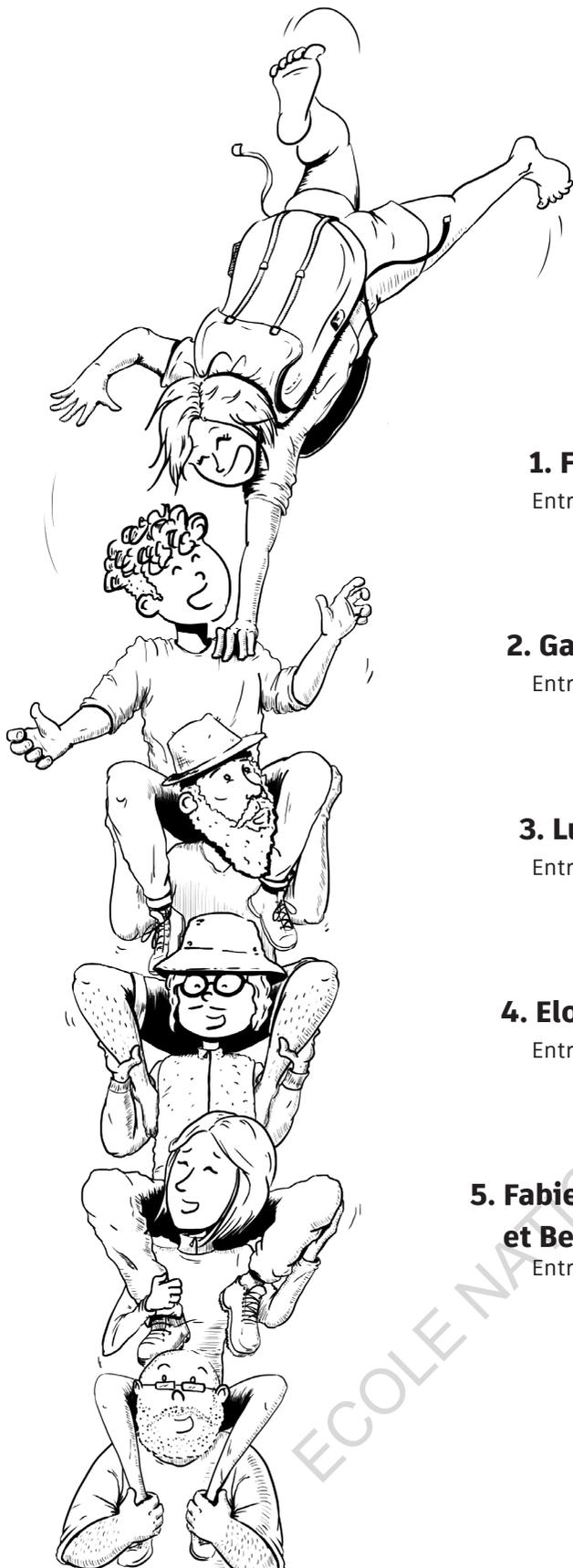
tion du sauvage. Il est alors intéressant de chercher à saisir quelles sont les attentes et les imaginaires qui amènent à cette volonté de bivouaquer. Cette problématique traitait également le thème du sommeil, le bivouac pouvant être décrit comme une expérience de sommeil hors de l'espace domestique. Ce sujet est un enjeu majeur, puisque malgré tout le confort matériel à notre disposition, nos qualités de sommeil se dégradent. Et enfin elle abordait la notion du chez soi, du domestique, qui est défini comme l'opposé du sauvage. Mais quelles en sont les limites, le bivouac semblant s'inscrire à la frontière entre les deux ?

La pratique du bivouac, de plus en plus populaire, traduit-elle alors une volonté d'habiter le sauvage, ou de s'éloigner du domestique ?

L'étude de ce mode d'habiter temporaire se doit d'être pluridisciplinaire. Nous ferons appel à l'architecture, la sociologie, la biologie et l'éthologie. La méthode d'enquête repose sur la mise en lien d'études bibliographiques, d'expériences personnelles et d'entretiens réalisés auprès de bivouaqueurs. Le temps imparti ne permettant pas d'obtenir un nombre d'entretiens représentatif, j'ai fait le choix de six bivouaqueurs aux pratiques et aux expériences hétérogènes, allant du bivouaqueur novice, au bivouaqueur plus expérimenté :

Nos bivouaqueurs

Description des personnes rencontrées



1. Flore

Entretien réalisé le 04/09/2023

2. Gatien

Entretien réalisé le 29/09/2023

3. Lucas

Entretien réalisé le 11/10/2023

4. Elouan

Entretien réalisé le 03/09/2023

5. Fabienne et Benoît

Entretien réalisé le 21/10/2023

1. Flore, étudiante à l'ENSA, pourrait être qualifiée "d'enfant sauvage". Depuis l'enfance elle bivouaque, randonne et développe son goût pour l'aventure. La pratique du bivouac fait partie de son mode de vie.

2. Gatien est un étudiant toulousain ayant pratiqué le bivouac pour la première fois cet été, dans le cadre d'un reportage télévisé pour France 2. Cette expérience l'a amené à réitérer cette pratique de lui-même. Il peut être qualifié de novice du bivouac.

3. Lucas, étudiant à l'ENSA, revient d'un voyage en vélo de 4 mois à travers l'Europe. Novice au départ, il revient aujourd'hui après 4 mois de sommeil en tente. Cette expérience du bivouac sur une période aussi longue le définirait alors comme un bivouaqueur expérimenté, et son point de vue apportera de nouveaux éléments.

4. Elouan est en formation pour devenir accompagnateur en moyenne montagne (guide). Il pratique alors le bivouac dans le cadre de sa préparation, lors de treks de plusieurs jours. Grâce à ses connaissances du territoire montagneux, il peut être décrit comme un bivouaqueur expérimenté.

5. Ce couple de quinquagénaires sont les parents d'un ami. Ils reviennent d'un trek de 6 jours au Pérou. Benoît, de par sa carrière militaire, profite d'une certaine expérience du bivouac. Fabienne bivouaque régulièrement.

Nous développerons notre questionnement en trois temps. Chaque sous partie sera introduite par un court récit narratif, tiré des entretiens, des lectures ou de mes expériences personnelles.

Dans une première partie, intitulée “L’appel de l’aventure”, nous chercherons à comprendre d’où vient cette envie de bivouaquer. Puis nous nous poserons la question d’avec qui le faire ? Enfin, nous nous intéresserons au fait que la popularité de cette pratique soit grandissante et de ses conséquences sur les milieux naturels. La seconde partie, “Le temps du bivouac”, abordera la recherche de spot, ainsi que les instants avant de s’endormir. Nous analyserons ensuite l’expérience de sommeil. Intitulée “Du sauvage au domestique, quelles frontières ?”, la dernière partie cherchera à mieux les définir. D’abord sur l’axe de frontières matérielles ou spatiales, puis sous l’angle de frontières d’usages. Nous finirons par nous demander dans quelles mesures l’expérience du bivouac ensauvage-t-elle notre quotidien ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



L'APPEL DE L'AVENTURE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Et pourquoi pas moi ?

Narration personnelle

Les fesses enfouies dans le canapé moelleux de mes grands-parents, je cherche la télécommande du regard. Il est 22 heures et la partie de Rummikub est terminée depuis peu. Ça y est, trouvé. J'allume la télé et commence à zapper ; une émission d'enquête sur un tueur en série...non je vais avoir du mal à m'endormir après... zap. Les 20 dernières minutes de la ligne verte...j'ai loupé le début, pourquoi tout le monde pleure...zap. Koh Lanta... ah non ils sont tout nus.... c'est Retour à l'Instinct Primaire ! Deux inconnus nus, qui se rencontrent pour la première fois dans un environnement sauvage, dans lequel ils devront survivre pendant plusieurs semaines. Est-ce que j'en serais capable ? Non mais à part faire le feu... je suis sûr que je peux survivre comme ça...j'aimerais bien essayer mais sans les caméras... Bon, il est minuit et je me sens maintenant expert de la survie nudiste. Le lendemain je retrouve mon frère. C'est l'occasion de se remémorer des souvenirs d'enfance ; les cabanes de branches dans la forêt, les nuits en tente dans le jardin pendant l'été... Je lui parle de l'émission d'hier soir. On est d'accord, on pourrait y arriver...bon sans être tout nu, on pourrait même essayer l'été prochain !

Mon frère me dépose à la gare. Je monte dans le train retrouver ma copine, il faut qu'on parle des vacances ! Il faudrait qu'on le fasse cet interrail, ce serait l'occasion. Quel itinéraire alors ? YouTube sera une bonne source d'inspiration. Le nombre de vidéos est impressionnant ! Equipés de leur sac à dos et de leur tente, ils sont nombreux à partir bivouaquer pendant leur interrail dis donc ! Les rendus visuels sont cinématographiques, des musiques envoûtantes accompagnent des images de nature immaculée aux couleurs éclatantes. Ils sont seuls au monde et s'approprient, le temps d'une nuit, des espaces sauvages privilégiés. Whoah, ça c'est l'aventure..! Toutes ces belles images de voyage plein la tête, il est temps de sortir de l'appartement pour aller se balader. La librairie a déménagé dans un nouvel immeuble de ville, à la façade en pierre et aux vitrines laissant entrevoir le nouvel aménagement intérieur. J'ai vite compris que c'était une étape obligatoire de notre balade, nous entrons donc.

- Alors monsieur l'architecte, tu en penses quoi ?

L'aménagement intérieur est contemporain, en bois clair, contrastant ainsi avec la façade, tout en créant une atmosphère des plus chaleureuses. Je lui partage alors mon avis d'expert amateur et nous nous dirigeons vers l'espace "voyage". J'ai l'impression d'être face à la version imprimée de YouTube ! Les livres qui ne sont pas des guides de voyages, sont des récits d'expériences d'aventuriers plus ou moins experts, aux images de couvertures rappelant les vidéos de bivouac que nous venions de regarder. Si toutes ces personnes peuvent le faire, pourquoi pas nous ? C'est décidé, cet été on part à l'aventure !

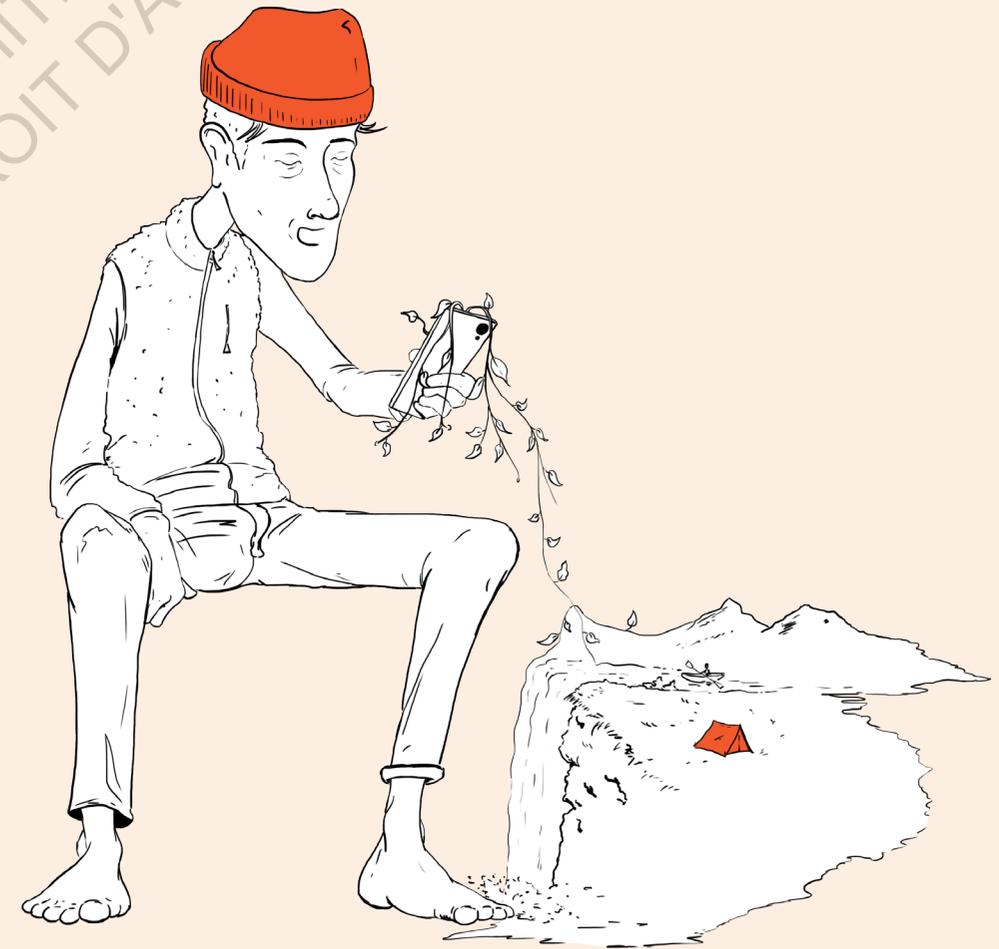


Figure : Envie d'aventure

1. D'où vient l'envie de bivouaquer ?

Mais d'où vient cette envie d'ensauvagement ? Qu'est ce qui nous motive à quitter, volontairement et temporairement, nos chez soi ? Cette narration personnelle semble esquisser quelques pistes de réponses. Nous commencerons par nous pencher sur l'impact des récits d'expériences, avant de nous intéresser aux figures mythiques du chasseur cueilleur et du Robinson. Enfin, nous rendrons compte d'une volonté de rupture avec le quotidien.

Les récits d'expériences

En 1845, le philosophe nord-américain Henry David THOREAU écrivait *Walden or Life in the Woods*. Il y racontait son expérience d'ensauvagement, 2 ans d'autosuffisance en pleine nature. Il est le témoin du désir d'une époque, celui de se naturaliser : trouver sa nature, dans la nature. 178 ans d'évolution techniques et sociales plus tard, nous pourrions penser que ce fantasme du retour à la nature ait évolué. Sébastien DALGALARRONDO et Tristan FOURINER, deux sociologues du CNRS travaillant à l'EHESS dans le laboratoire de l'IRIS (Institut de recherche interdisciplinaire sur les en-

jeux sociaux), se sont penchés sur cette question dans leur ouvrage *L'Utopie sauvage* en ces termes : "N'est-ce pas étonnant, tout de même, que ce désir existe encore, quand on sait que les progrès techniques n'ont cessé de se diffuser et donc a priori d'améliorer le quotidien des humains ? [...] ce désir serait bien vivace, voir en pleine expansion. Même les plus "modernes" seraient attirés par cette promesse d'un retour à l'authentique, à la simplicité, à la nature ¹." Il apparaît alors qu'aujourd'hui encore, les récits d'expériences influent fortement sur nos envies d'aventure.

1- S. DALGA-LARRONDO et T. FOURNIER. *L'Utopie sauvage*, 2020, p. 15.

2- *Ibid.*, p. 39.

Décrit par les deux chercheurs du CNRS comme "un nouveau filon littéraire [...] qui s'inscrit dans la tradition américaine du nature writing tout en fleurissant avec le domaine très en vogue du développement personnel ².", cette notion de récit d'expérience concerne également l'immense médiagraphie de vlogs, de blogs ou de podcasts accessibles en ligne. Source d'inspiration inépuisable, l'ensemble de cette médiagraphie développe et alimente un imaginaire de l'aventure en pleine nature. Aujourd'hui très populaire, les auteurs ne sont pas nécessairement très expérimentés. Ils peuvent être de jeunes urbains, en mal de nature, à la recherche de dépaysements. Les exemples sont nombreux, à l'image de la journaliste parisienne Jennifer MURZEAU et de son ouvrage *La vie dans les bois*. Tout comme Henry David THOREAU (le titre semblant être un hommage), cette journaliste est partie s'ensauvager une semaine, en bivouaquant en pleine nature. Elle écrit : "Nos pe-

tites fictions actuelles, le culte de l'argent, la soif de consommation, le désir d'accumulation, brillent par leur inanité assassine lorsqu'on les considère, assise sur une chaise longue minérale, face aux montagnes. Les confronter à la vie sauvage, au tangible, à l'évidence du monde physique, les réduit en cendres, car ce monde-là ne se raconte pas d'histoire, il existe seulement³. L'aspect "aventuriers amateurs" participe à accentuer la sensation d'identification pour le lecteur.

Il est intéressant de noter que, si ces récits sont largement cités par les pratiquants comme des inspirations, ceux-ci n'hésitent pas à les remettre en perspective suite à leurs expériences personnelles. La différence majeure relevée étant le niveau d'intensité ressenti. Ces récits étant souvent des condensés d'expériences vécues sur un temps long, ils occultent les temps de latences. Lucas nous raconte :

“Moi mes attendus c'était vraiment genre des vlogs sur YouTube, des podcasts où les gens racontent et tout. Donc pareil quand t'entends ça, tu rêves d'aventure, d'anecdotes et tout. Et en fait t'as pas tort je pense quand tu t'attends à ça. Mais comme je dis, en fait c'est différent une fois que t'y es, c'est pas pareil, c'est trop bien mais c'est pas comme on se l'imagine. C'est dans l'intensité. C'est à dire que, mais enfin c'est normal je pense, quand tu regardes une vidéo, que t'écoutes un podcast, le truc il est condensé en max 1 heure tu vois. Donc en fait t'entends une histoire, t'as l'impression qu'il s'est passé plein de trucs mais en fait dans le

3- J. MURZEAU,
*La Vie dans
les bois*, p. 23.

temps c'est un peu étalé et donc tu vis pas les choses de la même manière.”



Figure : L'influenceur aventurier

Les figures mythiques

Dans le même ouvrage, les deux sociologues du CNRS tentent d'expliquer cet attrait pour l'aventure, à travers deux figures mythiques, qui sont celle du chasseur cueilleur et celle du Robinson. “La promesse du chasseur-cueilleur, parce qu'elle appelle au dépouillement, au retour à l'élémentaire, à la question métaphysique de ce qui est originel,

correspond à cette injonction omniprésente dans notre société [...] L'individu contemporain doit travailler à sa capacité à "performer" au travail et à la maison, mais il doit aussi résister au quotidien. Le chasseur-cueilleur est, dans cette perspective, une sorte d'incarnation absolue, le moine d'une religion laïque du perfectionnement de soi grâce à la "sobriété heureuse" ⁴. Cette image du chasseur cueilleur, dont la société de consommation s'est largement emparée, repose donc sur le fantasme d'une société passée, au mode d'habiter parfaitement en accord avec son environnement qui, une fois acquitté de la nécessité de se nourrir, peut s'adonner aux loisirs. Cette figure représente en quelque sorte tout l'opposé de notre société actuelle, où les contraintes sont nombreuses et largement éloignées de nos besoins primaires. D'une certaine manière, c'est ce mode d'habiter idéalisé que vont chercher à atteindre les bivouaqueurs.

Cependant, cette figure incarnant un mode de vie complètement repensé, semble difficile à mettre en application. C'est alors que les sociologues convoquent la figure du Robinson, qui fait référence au personnage imaginé par l'auteur anglais Daniel DEFOE en 1719 : *Robinson Crusoé*. Véritable best-seller, il raconte l'histoire d'un marin écossais, échoué sur une île déserte, qui va réussir à y survivre 28 ans avant de s'en échapper. Au-delà du fantasme de survie d'un Homme seul face à la nature, ce qui attire à travers cette figure c'est sa temporalité. Selon les chercheurs : "elle porte une dimension plus opérationnelle que celle du chas-

4- S. DALGA-LARRONDO et T. FOURNIER.
L'Utopie sauvage, 2020,
p. 42.

5- *Ibid.*, p. 59.

seur-cueilleur [...] il n'est pas question ici de redevenir un chasseur-cueilleur avec tout ce que cela implique de bouleversements concrets et durables, mais d'ouvrir dans son quotidien une parenthèse au cours de laquelle il s'agira de vivre quelque chose dont on pourra ensuite s'inspirer. La robinsonnade est une expérience plus qu'une rupture. Elle est possible même sur un temps court ⁵. C'est cette notion de temps court, d'une expérience à la durée définie au préalable, qui motive les futurs bivouaqueurs. Bivouaquer c'est vouloir aller s'ensauvager, avec en tête tout cet imaginaire, inspiré des récits d'aventure, tout en sachant que cette pratique sera temporaire ; une rupture le temps d'une parenthèse.



Figure : Robinson découvrant un bivouaqueur

Une rupture avec le quotidien

Cet attrait, pour ce genre de récits et de figures, va ainsi de pair avec une volonté de rupture, de dépaysement, avec un quotidien décrit comme stressant ou peu épanouissant. Ce ressenti, nécessairement très personnel, semble tout de même partagé à la fois par des étudiants ou les jeunes actifs : “Moi dans les études et je pense que dans le monde du travail c'est pareil, on a un rythme de vie assez soutenu quand même, faut travailler régulièrement et c'est assez stressant” Décrit Gatien, ainsi que Flore : “L'impression que la vie va trop vite à Nantes quoi et du coup il y a une volonté de faire un vrai point de recul” ; tout comme des quinquagénaires comme Fabienne “moi j'aime parce que ça me fait vraiment me déconnecter avec mon quotidien et c'est ça en fait que j'apprécie. C'est de pouvoir déconnecter complètement du boulot, de la maison et t'as vraiment l'impression d'être sur une autre planète quoi.”. Ce sentiment de dépaysement modifie alors le rapport au temps. “J'ai pris 2 semaines et demie de congés, j'ai l'impression d'être parti 3 mois” Poursuit Fabienne. Elle est rejointe par Lucas :

“En fait, t'as ta petite aventure tous les jours et ce qui fait que t'as un rapport au temps où à la fois t'es déconnecté un peu de ce qui se passe dans la vie de tous les jours. Et donc t'as l'impression que t'as du temps, que t'es tranquille. Et en même temps, il se passe plein de choses, ce qui fait que, par exemple, quand t'appelles les autres, en gros moi je racontais par exemple à mes parents, et je dis bah et vous qu'est-ce qui se passe ?

Bah nous bah...il s'est rien passé de plus depuis 2 jours. Ah oui oui, effectivement, il est passé que 2 jours. [...] Moi j'ai l'impression en 4 mois d'avoir vécu un an mais en même temps il s'est passé 4 mois. Donc à la fois t'es détendu et t'as le temps et tout, mais en même temps, c'est ultra dense. C'est un paradoxe assez dingue.”

Ce qui fait rêver ce ne sont plus les objets de consommation matériels, qui nous rattachent à nos modes de vie quotidien, mais les souvenirs d'expériences vécues. Enfin, il est important de souligner que, si le bivouac s'inscrit pleinement dans cette volonté d'ensauvagement, il n'est pas forcément l'unique objectif des pratiquants, puisqu'il peut être nécessaire à la réalisation d'autres activités, comme les treks par exemple.

Souriez, vous êtes filmés !

Narration tirée de l'entretien avec Gatien

Suivant le courant, quatre canoës descendent la Loire en cette après-midi ensoleillée de juillet. A leurs bords, Gatien, Noé et Léa, trois étudiants en vacances, accompagnés d'un guide. Ils transportent trois tentes, un tipi, leurs duvets et leurs matelas ainsi que de la nourriture, de l'eau et quelques bières pour la soirée. Ayant embarqué le matin même, à Amboise, pour une journée de navigation, ils feront une halte sur une petite île ligérienne le temps d'un bivouac, avant de repartir naviguer une journée.

Cette prestation est proposée par un club de canoë, qui met à disposition tout le matériel nécessaire (canoës, tentes et nourriture) ainsi qu'un guide, qui partage ses connaissances sur le milieu naturel traversé et décide du lieu de bivouac. Mais si cette joyeuse expédition n'est pas banale, c'est qu'elle est accompagnée d'une équipe de tournage France 2 ! Dans le cadre d'une série de reportages sur les activités ligériennes, un journaliste et sa caméraman ont embarqué à bord dans le but de documenter l'expérience.

- Vous nous aviez parlé d'une île à mi-chemin avec celle de ce soir. Ça ferait un joli cadre pour les interviews. Pourriez-vous nous prévenir quand on s'en approchera ? Demande le journaliste en s'adressant au guide.

- Ah oui mais cette île on vient de la passer là...

- Ah... Bah on va faire demi-tour alors !

C'est ainsi que l'ensemble du groupe se mit à pagayer à contre-courant pour rejoindre l'île. Une fois les interviews du guide et des trois amis réalisées, permettant aux spectateurs d'apprécier des réponses plus ou moins naturelles en fonction de l'aisance face à la caméra de chacun, l'ensemble de l'expédition se remet en route pour atteindre l'île de bivouac. Choisie par le guide, celle-ci se parcourt en quelques minutes à pied et offre une plage de sable fin entourée d'arbres. Ce soir, l'équipe de télévision ira dormir à l'hôtel le plus proche, tandis que les trois étudiants, accompagnés de leur guide, profiteront d'une nuit de bivouac, la première pour certains !

Devoir se plier aux exigences d'un reportage télévisé peut parfois faire perdre, à cette expérience si particulière, un peu de sa spontanéité. Au réveil, les caméras sont de retour :

- Ce serait super si on pouvait avoir un plan de vous trois qui sortez de la grande tente ! Propose la caméraman aux trois amis qui ont pourtant dormi dans des tentes séparées. Une fois rentrés tous les trois dans la tente, ils attendent le décompte d'ouverture du zip.

- 3, 2, 1 sortez !

Quelques longues secondes s'écoulent... Aucun bruit de zip ne s'est fait entendre.

-Euh le...le zip est bloqué...

Il aura fallu trois essais pour sortir naturellement de cette tente !

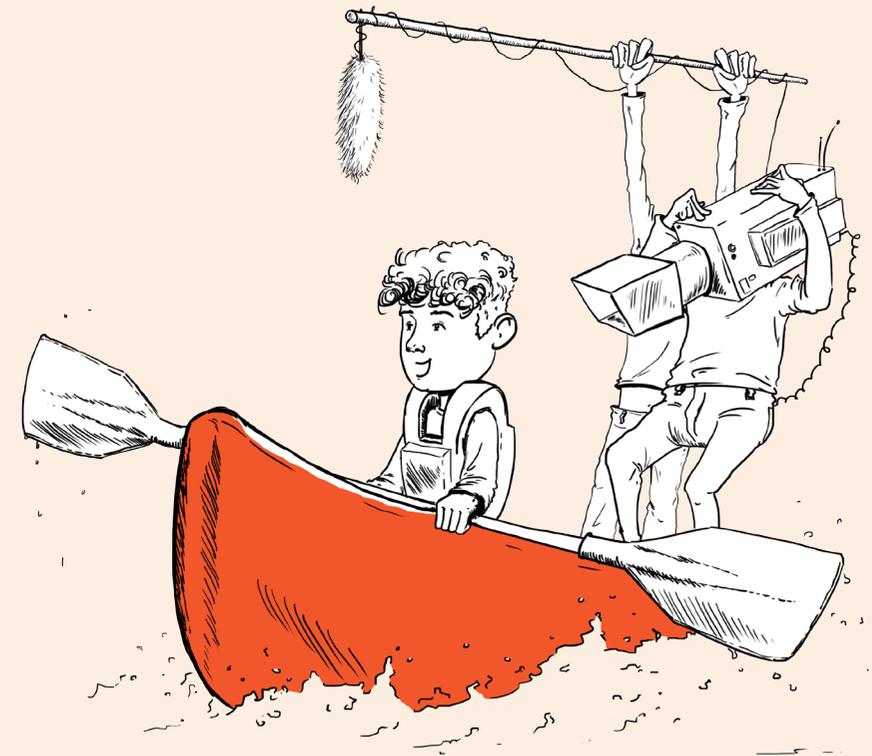


Figure : Gatien en plein tournage

2. Avec qui le faire ?

Une fois que l'envie d'ensauvagement est apparue, il s'agit de savoir avec qui l'on souhaite bivouaquer. Ce récit d'expérience télévisée illustre comment le choix des accompagnateurs, peut impacter l'expérience personnelle. Nous nous intéresserons tout d'abord aux raisons qui motivent une pratique solitaire, puis nous analyserons différentes pratiques de groupes avant de nous pencher sur la figure du guide et son impact sur les pratiquants.

La pratique solitaire

Que ce soit parce que les proches n'apprécient pas l'activité, au point de ne pas y participer, ou qu'un besoin irréprensible de solitude se fait ressentir, les raisons qui motivent une pratique solitaire sont évidemment multiples et personnelles à chacun et chacune. Nous suivrons ici la piste de la volonté d'introspection. Celle-ci entre en résonance avec la nécessité de rupture, et de pas de côté vis-à-vis du quotidien, développées précédemment. Partir seul c'est alors s'évader de sa routine, se retrouver soi-même. A ce sujet, Flore nous raconte :

“Je pense que l'intention en partant, c'était vraiment de me retrouver toute seule dans la nature. Pour un temps, un peu pour prendre du recul... L'impression que la vie va trop vite à Nantes quoi [...] Enfin en fait le but d'être dans la montagne, c'était d'avoir un vrai temps long. Si j'étais rentrée tous les soirs dormir dans un truc en dur, en fait ça faisait pas une vraie coupure.”

Il est intéressant de souligner l'usage de la notion de temps long pour qualifier cette expérience. L'acte de bivouaquer, de dormir en montagne, est alors perçu comme un moyen de prolonger l'expérience d'immersion solitaire, en évitant tout retour, même le temps d'une nuit, dans un environnement social familier. La rupture avec le quotidien se veut totale, sur une temporalité laissant le temps de l'appréhender pleinement. Dans *l'Utopie sauvage*, cité précédemment, les auteurs ont développé l'impact des stages de vie en pleine nature et leurs résultats entrent en résonance avec les motivations de la pratique solitaire que nous venons de préciser : “Ces stages de vie en pleine nature sont en effet l'occasion d'un retour sur soi-même, d'une introspection à la fois intellectuelle et sensorielle. La possibilité d'une exploration de soi. Les occasions de modifier radicalement son rapport au corps, aux aliments, à la nature sont en définitive bien rares pour l'individu lambda. Faire un stage de jeûne, de cueillette de plantes sauvages ou de survie en forêt, c'est s'engager dans la voie du faire, dans un processus qui a le potentiel, comme tout processus, de nous permettre de changer de cadre d'analyse, de faire évoluer notre perception des choses ¹.”

1- S. DALGA-LARRONDO et T. FOURNIER.
L'Utopie sauvage p. 108.

La pratique de groupe

Si l'expérience solitaire est une possibilité, le bivouac de groupe est une pratique largement répandue. Bien que le nombre d'entretiens réalisés pour ce travail de mémoire ne permet pas d'être représentatif, les différents participants abordent des pratiques hétérogènes et nous pouvons remarquer qu'à l'exception de Flore, tous ont décrit uniquement des expériences de groupe. Nous allons ici en développer les raisons.

Tout d'abord, dans le cadre d'excursions organisées, le bivouac en groupe peut permettre une qualité matérielle et un confort supérieur. Nous prendrons ici l'exemple de Fabienne et Benoît, de retour d'un trek de six jours en haute altitude dans les montagnes péruviennes. L'organisation de ce type de voyage peut être prise en charge par des agences spécialisées. Ce fût l'option retenue par le couple, qui s'est orienté vers une agence française, experte dans les treks sportifs. Les différents voyages proposés étaient classés par niveaux de difficulté physique, allant de 1 pour les novices, à 5 pour les plus sportifs. Ayant une pratique sportive régulière, Fabienne et Benoît s'orientent alors vers ce trek de niveau 4, dont le point de bivouac le plus bas est à 4 300 m d'altitude et le plus haut, à 4 800 m (ce qui correspond à la hauteur du Mont Blanc !). Ils intègrent une équipe de 12 français, qui seront accompagnés sur place d'un guide, de trois cuisiniers et de quatre muletiers.



Figure : L'expédition péruvienne

En effet, la difficulté physique de la haute altitude ne s'oppose pas nécessairement à un certain confort. Le format de voyage en groupe organisé permet d'accéder à certains services. Dans leur cas, douze mules portaient les affaires des bivouaqueurs, suivies d'une mule ambulance. L'un des enjeux principaux, lorsqu'on bivouaque, est d'emporter tous les équipements nécessaires, tout en minimisant leur poids et leur encombrement, puisqu'il faut les transporter soi-même toute la journée. Ici, les services compris grâce au format de groupe permettent de s'affranchir de cette contrainte. De même pour les tentes, qui étaient laissées sur place par les français le matin, et qu'ils retrouvaient le soir, montées, avec leurs affaires à l'intérieur. Dans ce type de pratique du bivouac, le rapport à la nourriture est également particulier. Benoît nous raconte avec humour :

“Même à un moment, l'étape était plus longue. Au milieu de la montagne, de nulle part, il a déboulé 2 mules, 2 cuisiniers. Ils nous ont apporté à manger chaud. Et un repas complet, c'est à dire une soupe en entrée et un plat de résistance. Ils prennent jamais de

desserts là bas. C'est pas un pays où ils prennent des desserts. Et un thé en dessert quoi, à 5000m d'altitude. Enfin, j'exagère, à 4700/ 4800m quoi. Hauteur du Mont Blanc, tu vois, 2 cuisiniers, 2 mules débouler "bon bah les gars, on va manger". Tu vois, donc c'est quand même tout confort. La notion de confort est très relative."

L'expérience est alors axée sur l'effort physique et la contemplation du paysage, en soulageant les participants des nécessités d'intendance. Un point d'appréhension, quant à ce genre de pratique de groupe, peut être celui de l'entente entre les participants. Apprenant à se connaître pendant le séjour, ils passeront la totalité de leur temps tous ensemble. Il semble qu'à l'exception de cas particuliers, le sentiment d'appartenance à une même communauté et l'attrait partagé pour ce genre d'activité favorise la bonne entente.

Si le bivouac de groupe permet d'apprécier certaines prestations haut de gamme, il peut à l'inverse, être motivé par la volonté de réduire le coût du voyage. A l'image de Flore :

"Le but c'était de faire un truc low-cost, on avait pas du tout envie de payer d'hôtel pour dormir ou de camping [...] on avait 2 piquets et 1 toile et on dormait à onze dessous"

Ces groupes sont alors le plus souvent constitués d'amis ou de proches. Cet objectif de limitation des dépenses, faisant disparaître le logement du budget, transparait également dans le matériel utilisé. Les bivouaqueurs vont chercher à réutiliser du

matériel, parfois ancien et légèrement détérioré, ou à en emprunter à des connaisseurs, évitant au maximum l'achat d'équipements neufs.

"On voulait pas dépenser d'argent pour racheter des tentes, comme on partait pas très longtemps et on avait regardé la météo on savait qu'il allait faire beau durant tout notre voyage, on est parti 5 jours, on était toujours en été et donc on savait qu'on n'avait pas besoin de tente de grande qualité. On a juste pris avec les tentes qu'on avait chez nous donc moi j'ai pris une vieille tente un peu déchirée de mes parents, qui devait avoir au moins 10-15 ans je pense."

Nous décrit Gatien, qui est parti bivouaquer avec ses amis. Cette attention minime portée à la qualité du matériel peut également s'expliquer par les conditions météo généralement clémentes. L'expression populaire "En été, il suffit d'un slip pour partir en vacances" y faisant écho. Loin du bivouac de haute altitude, les typologies de spots s'apparentent à des champs, des clairières ou des plages. Un matériel de mauvaise qualité ne mettra pas en danger les bivouaqueurs.

Outre la question du matériel, la perception du bivouac comme mode d'habiter sans frais est à nuancer. Nous nous appuyerons ici sur mon expérience personnelle pour illustrer ce propos. Accompagné de ma copine, et équipé d'une tente et d'un sac à dos, je suis parti visiter le Bohuslän (qui correspond à la côte ouest de la Suède). Les trajets, en bus ou en train, ont coûté cher mais nous

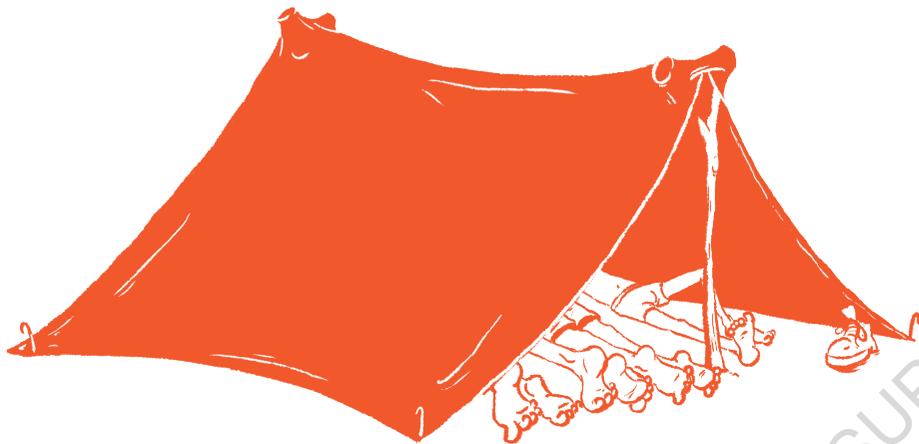


Figure : 11 sous la tente

avons une botte secrète...nous n'allons pas payer le logement puisqu'on bivouac ! La première journée nous visitons Göteborg, deuxième plus grande ville du pays. Le soir venu, il est temps de s'éloigner du cœur de ville pour trouver un espace naturel à habiter le temps d'une nuit. Fort de ses 448 km² (5 fois la taille de Paris), le temps de marche pour sortir de la ville est bien trop important pour être parcouru avant que le soleil se couche. Il nous faut alors monter dans un bus, dont le prix du ticket avoisine les 3,5 euros par personne, soit 14 euros aller-retour pour nous deux. A titre comparatif, la nuit au camping de Göteborg nous aurai coutée 10 euros. Le bivouac n'est alors pas toujours la solution la plus économique. Au-delà de l'aspect financier, la source de motivation de ce type de pratique de groupe est l'envie de partager une expérience particulière et privilégiée avec une ou plusieurs personnes.

La présence d'un guide

Se demander avec qui bivouaquer, c'est également se poser la question de la présence ou non d'un guide. La figure du guide est générique et englobe différentes professions. Elouan est l'un d'eux, puisqu'il est en formation pour devenir accompagnateur en moyenne montagne. Il nous explique son rôle et sa vision du métier :

“t'es responsable de la sécurité de tes clients. Donc c'est pour ça qu'il faut que t'aies une bonne pratique sportive, enfin pour pas être largué. [...] Et du coup ouais, faut que tu connaisses toute la montagne. [...] et après bah c'est toujours bien d'avoir des petites anecdotes à raconter. C'est mieux qu'un mec qui va juste marcher et puis prendre ses sous et se barrer tu vois. Mais après il y a rien qui t'oblige à le faire, c'est juste que bah c'est mieux. Et puis après il y a beaucoup de guides qui sont indépendants et du coup je pense que le bouche à oreille, genre les gens, ils disent “ouais, lui il est cool parce qu'il t'apprend des trucs et tout” et donc c'est mieux d'avoir ce genre de contenu là tu vois.”

A travers sa connaissance du territoire, le guide est en mesure d'en raconter l'histoire et les modes de fonctionnement. Sa présence permet de diminuer l'appréhension des clients. De par ses compétences, il est en mesure de régler des problèmes matériels, comme en témoigne Fabienne :

“Donc tu sais que le guide, il a l'expérience et tu peux te reposer dessus. [...] à un moment Benoît, il a eu un problème d'oxygène, il n'en avait plus. Hop, il nous a sorti son matériel, il lui a remis de l'oxygène.”

Son rôle est également de choisir le spot pour la nuit. Ses connaissances permettent d'éviter des choix d'emplacement qui pourraient détériorer le milieu ou nuire à ses occupants.

Ainsi, l'expérience de bivouac peut être solitaire et

motivée par une volonté d'introspection. Une pratique de groupe peut être choisie pour bénéficier de services plus ou moins haut de gamme dans le cas de voyages organisés. A l'inverse, le bivouac en groupe peut être une manière de réduire le coût d'un voyage. Enfin, bivouaquer avec un guide permet d'alléger la charge mentale et l'appréhension, tout en bénéficiant d'un apport de connaissances en lien avec le territoire visité.

1 nuit, 100 tentes !

Narration tirée d'un article de France 3 région Auvergne Rhône Alpe

#aiguillesrouges, c'est ce qu'il lui suffit de taper sur Instagram, pour voir apparaître 15 400 photos et vidéos de son lieu de travail ! Marion GUITTENY est la conservatrice de la réserve naturelle des Aiguilles Rouges. Depuis la Covid, elle a vu la fréquentation de la réserve augmenter de manière exponentielle. Le lac Blanc, aussi photogénique que populaire sur les réseaux sociaux, attire à lui seul de plus en plus de bivouaqueurs.

Mais l'image du petit déjeuner romantique, seul au monde face au lac, avec pour toile de fond une tente solitaire, est quelque peu erronée aujourd'hui. En effet, en ce soir de 14 juillet, une centaine de tente s'étaient installées sur le rivage, se partageant jalousement le moindre espace au sol.

Les dégradations causées par cette surfréquentation sont de plus en plus visibles... Des mesures doivent être prises. C'est ainsi que Marion GUITTENY, se trouve dans l'obligation de verbaliser les bivouaqueurs qui n'ont pas décampés avant 9h00.



3. Une pratique en hausse

Cet appel de l'aventure a trouvé un écho auprès d'un nouveau public depuis la Covid. Ces confinements contraints, dans nos espaces domestiques, ont été déclencheurs d'une envie d'extérieur, de sauvage et de plein air. Nous nous intéresserons ici aux profils de ces nouveaux pratiquants, avant de s'interroger sur les conséquences de la hausse du nombre de bivouaqueurs et de la surfréquentation touristique qui en résulte.

Hétérogénéité de pratiquants

Relevé dans les magasins d'équipements spécialisés, tout comme dans les magasins généralistes, les ventes ont explosé suite au déconfinement. Afin de saisir au mieux qui compose cette nouvelle clientèle, je me suis rendu dans un magasin spécialisé : Mont Blanc Expédition, à Nantes, pour discuter avec son vendeur / co-propriétaire. Le bleu électrique de sa devanture en bois de style vintage, contraste avec le château des Ducs de Bretagne qui lui fait face. À l'intérieur, tout le nécessaire pour les activités sportives de montagne et d'escalade est exposé et visible depuis la rue, à travers les vitrines. Il est curieux de trouver ici,

en plein centre de Nantes, à des centaines de kilomètres de la moindre montagne, ce type de magasin spécialisé. Mais à en croire le vendeur, cette localisation ne les a pas privés de l'afflux de cette nouvelle clientèle.

Depuis la mythique tente 2 secondes, et grâce à ses nombreux équipements aux très bons rapports qualité / prix, l'entreprise française de grande distribution Décathlon vient forcément en tête de ceux qui cherchent à bivouaquer. Je me suis alors rendu au Décathlon de Chambray les Tours, où j'ai pu rencontrer la vendeuse du rayon trek. Si le magasin se veut généraliste, proposant une gamme d'équipements allant du trek au tennis de table, cette vendeuse m'explique que l'expertise, spécifique à chacune des activités, réside dans l'expérience des vendeurs. En effet, à chaque pratique est attribuée une équipe de vendeurs. Celle-ci va, chaque année, tester en conditions réelles le matériel, au cours d'un séminaire que quelques jours, afin de pouvoir conseiller au mieux les futurs clients. Ainsi, la vendeuse me raconte son dernier séminaire, sous la forme d'un trek de trois jours au Mont Blanc. Malgré les différences entre ces deux magasins, il est intéressant de noter que leurs constats sont assez similaires. Au cours de la discussion, ils ont tous les deux dressés une liste des destinations les plus en vogue d'après leur clientèle et les résultats sont analogues. Il apparaît que le chemin de St Jacques de Compostelle est le plus populaire, suivi de près par le tour du Mont Blanc, le GR20 ou encore la Loire à vélo.

Ce nouveau public est hétérogène, il regroupe à la fois des familles avec enfants, des personnes âgées, de jeunes actifs ou des étudiants. La localisation de magasins spécialisés, comme Mont Blanc Expédition, peut d'ailleurs s'expliquer par l'engouement des jeunes urbains actifs pour les activités de plein air. De plus en plus choisissent de partir sur une longue période (plusieurs mois), entre la fin de leurs études et l'entrée dans le monde professionnel. Mais quels équipements sont recherchés par cette nouvelle clientèle ? "Les gens veulent plus investir dans du matos qui dure dans le temps. Les jeunes qui viennent ont souvent déjà testé le matos Décathlon avant. Les plus expérimentés viennent acheter ce qui leur manque. Ça arrive que certains viennent tout acheter d'un coup, les novices qui préparent un grand voyage par exemple." Constate le vendeur nantais. Chez Décathlon, la plupart des articles s'adressent à une clientèle majoritairement novice, tandis que les plus expérimentés viennent y chercher de petits équipements très spécifiques.

"Aujourd'hui les gens veulent vivre des expériences, plus que des objets matériels." Déclare la vendeuse. Mais pour vivre ces expériences, des objets matériels sont tout de même nécessaires. Bien que bivouaquer soit une activité gratuite, l'ensemble des équipements essentiels représente une charge financière conséquente.

— Mont Blanc Expédition
— Décathlon

Le starter pack du bivouaqueur

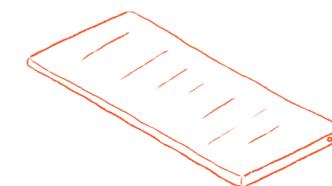
Tente

— 250/600 €
— 100/200 € ou 10€/jour



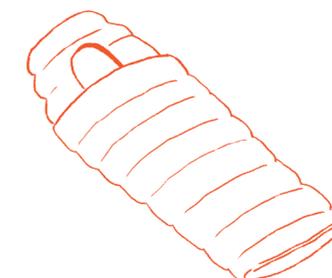
Matelas

— 140/250 €
— 50/100 € ou 5€/jour



Duvet

— 150/300 €
— 100/300 € ou 9€/jour



Sac à dos 30/40 L

— 200/300 €
— 50/160 €



Chaussures

— 140/200 €
— 30/160 €



La pratique du bivouac ne semble cependant pas être un loisir de classe. Lorsque les magasins spécialisés s'adressent en effet à une clientèle plus aisée, les magasins comme Décathlon proposent des équipements à des prix bien moins élevés ou un système de location. La vendeuse nous décrit ici les modes de consommations : "Les gens s'y prennent à l'avance, avec beaucoup d'anticipation. Puisque ça coûte quand même assez cher. Et il y a des articles qu'on a qu'en hiver, sous-vêtements techniques par exemple, et souvent il y a des articles en rupture de stock. Donc oui beaucoup d'anticipation avant l'achat." La concordance entre l'évolution technique du matériel et des tarifs de plus en plus accessibles, a largement participé à la démocratisation de la pratique du bivouac.

Des conséquences environnementales

Cependant, une telle hausse du nombre de pratiquants n'est pas sans conséquence sur les milieux naturels concernés. Résultat de la démocratisation du matériel et d'une politique publique favorable à l'essor touristique, à travers la mise en place de chemins de randonnée et de communication sur les réseaux sociaux, nous observons aujourd'hui une surfréquentation touristique des milieux naturels. Nous nous appuyons ici sur l'exemple représentatif des massifs isérois. "Le fait qu'on en parle, qu'on partage sur les réseaux sociaux ses belles photos de tentes plantées au bord des lacs sous les étoiles, forcément ça donne envie ¹." Souligne Lucie BEZOMBES, animatrice d'un site Natura 2000. Cette surfréquentation se tra-

1- E. DUFFÉAL et M. BLANC, article *Le bivouac ou l'art de camper sans dégrader la nature*, 2023.

2- France 3 région Auvergne Rhône Alpes, article *Montagne : victime de surfréquentation et d'incivilités, le parc naturel de Chartreuse interdit le bivouac avec tente*, 2021

3- E. DUFFÉAL et M. BLANC, article *Le bivouac ou l'art de camper sans dégrader la nature*, 2023.

4- *Guide du bivouac en Isère*, 2023. p. 13.

duit par la présence, de plus en plus importante, de tentes dans le paysage, à l'image du lac Archad. D'après un article publié dans un journal régional : "Certains soirs, on pouvait y compter plus d'une cinquantaine de tentes alors même qu'il est classé Espace Naturel Sensible (ENS) par le Département de l'Isère, et en Zone Natura 2000 par l'Europe pour sa faune et sa flore ²."

Cet engouement a engendré l'apparition d'un nouveau public, néophyte des milieux naturels qu'il visite. La méconnaissance d'un territoire, entraîne alors des manquements dans le respect de ces bonnes pratiques. Lucie BEZOMBES insiste : "Le bivouac, ce n'est pas du camping en pleine nature. Une notion que les nouveaux pratiquants – des urbains, jeunes actifs, étudiants pour la plupart – ont tendance à oublier ³". L'impact du bivouac sur la faune et la flore est alors bien réel. Lorsque le rivage d'un lac est recouvert de tentes, la faune locale ne peut plus venir s'abreuver la nuit ou en pâturer l'herbe environnante. Dans le cas des milieux hostiles, comme la montagne, la spéciation des espèces habitantes est plus importante et intrinsèquement liée à leur environnement. "La colonisation de milieux hostiles est faite au prix d'une perte de capacité de l'adaptation au changement. Tout dérangement ou pollution de l'écosystème peut donc avoir des conséquences directes sur ses habitants." précise le guide du bivouac en Isère. L'impact d'une présence humaine trop importante, est alors néfaste pour ces écosystèmes sensibles.

Conséquences de la hausse de fréquentation de ces espaces, les incivilités sont de plus en plus récurrentes. Rarement malveillantes, elles résultent pour la plupart de l'inexpérience des bivouaqueurs. Lucas peut en témoigner, lors de son passage au Danemark. Un soir, installé près d'un lac pour y passer la nuit, lui et son ami allument un feu devant leur tente pour réchauffer leur nourriture. Soudain, un habitant de la région arrive en trombe. Equipé d'un seau, il se précipite vers le lac pour le remplir, avant de le vider sur le feu ! Il explique alors aux deux jeunes bivouaqueurs que la région voisine est en proie à de grands incendies et qu'il faut éviter leur propagation, tout en attirant leur attention sur la sécheresse du sol. Lucas et son ami, qui n'avait pas connaissance de ces incendies, s'excusent avant que le pompier amateur ne reparte. Attirés par la fumée résiduelle du feu fraîchement éteint, deux autres habitants s'arrêteront dans la soirée pour les mêmes raisons. Lucas reconnaît alors :

“Et pourtant, moi qui pense être attentif à tout ça, à la nature, bah voilà, je me retrouve à potentiellement être le touriste qui met le feu à la forêt quoi.”

Ainsi, les incivilités parfois involontaires et la suroccupation des sols, entraînent des modifications de l'écosystème préjudiciables pour ses espèces endémiques.

Face à ces nouveaux enjeux, des mesures sont mises en place, allant de l'éducation à la res-

triction. Puisque la méconnaissance est à l'origine de la plupart des mauvais comportements, des moyens d'information et de sensibilisation s'appliquent.

C'est notamment le cas de la Fédération Française de Randonnée Pédestre qui a rédigé, en partenariat avec l'agence nationale du sport et la région, *Le guide du bivouac en Isère*. Cet ouvrage, publié en 2023 et accessible librement en ligne, informe sur : “Des conseils utiles à la préparation d'un bivouac. Les gestes et comportements à adopter pour un bivouac respectueux de l'environnement et des propriétés privées. La réglementation dans les massifs et espaces naturels de l'Isère, avec une cartographie de la localisation des zones réglementées ⁵.”. Ce guide est une façon d'éduquer les visiteurs en amont. Des mesures de sensibilisation in-situ peuvent également être mises en place. Le parc naturel de la Chartreuse a, par exemple, embauché pour l'été un animateur nature et cinq accompagnateurs en moyenne montagne pour sensibiliser les visiteurs « afin qu'ils connaissent mieux cette nature si précieuse, et qu'ils adoptent les bons gestes et les bons comportements pour la respecter, et limiter l'impact de leur passage ⁶” décrivent les responsables du parc. Cependant, cette volonté de prévention peut être accompagnée de mesures de répression et de restriction. Les deux communes en charge de ce parc ont pris des arrêtés interdisant le bivouac sous tente pendant le mois d'août. Des agents de l'Office National des Forêts et de la Biodiversité font alors respecter la loi en

5- *Ibid.* p.31.

6- France 3 région Auvergne Rhône Alpe, article *Montagne : victime de surfréquentation et d'incivilités, le parc naturel de Chartreuse interdit le bivouac avec tente*, 2021

distribuant des amendes, allant de 11 euros pour l'installation d'une tente, à 135 euros pour un feu. D'autres parcs choisissent d'encadrer la pratique du bivouac, sans l'interdire totalement, en dédiant certaines zones à l'accueil des tentes. La question d'instaurer des quotas d'accès aux espaces naturels se pose alors. Cette méthode est utilisée dans les calanques de Marseille ou encore sur l'île bretonne de Bréhat. Elle est cependant considérée comme un aveu d'échec pour certains, comme pour la réserve naturelle des Aiguilles Rouges qui préfère miser sur une "pédagogie beaucoup plus forte"⁷ (ce qui se traduit par une limitation horaire du bivouac, appliquée à l'aide de contrôles punitifs). Le parc national des Ecrins s'est, quant à lui, saisi de l'enjeu de la fréquentation à travers une réflexion plus globale, sous la forme de journées d'échanges et de travail.

Il apparaît donc que cet appel de l'aventure est influencé par tout un ensemble de récits d'aventures et de figures mythiques, qui ont développé en nous un imaginaire de l'expérience d'ensauvagement. Lorsque cette envie d'aventure est clairement identifiée, le choix des accompagnateurs se pose. Il peut être motivé par des considérations économiques, sociales ou personnelles. De plus en plus populaire, la pratique du bivouac a su conquérir un nouveau public, hétérogène et néophyte de la "vie sauvage". La hausse significative du nombre de pratiquants est à l'origine d'un

phénomène de surfréquentation touristique des espaces naturels. Les conséquences sur la biodiversité sont réelles et importantes. Des mesures de limitation sont alors mises en place, allant de la prévention à la restriction. Qu'en est-il alors de l'expérience du bivouac en elle-même ?

7- Ibid.



LE TEMPS DU BIVOUAC

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Avant que la nuit ne se couche...

Re transcription graphique d'une expérience personnelle

13h30



NON MAIS LA SUEDE C'EST LE PAYS DE LA NATURE, C'EST MÊME DANS LA CONSTITUTION ! FACILE DE TROUVER UN SPOT !

16h00



LE BIVOUAC N'EST PAS TRÈS PRATIQUE DANS LE SUD DE LA SUEDE, NOUS VOUS CONSEILLONS DE TROUVER UNE PLACE EN CAMPING.

BON... IL FAUT QU'ON SORTE DE LA VILLE POUR TROUVER UNE FORÊT !

LES RESERVES NATURELLES INTERDISENT LE BIVOUAC.

BON QUELLE FORÊT N'EST PAS DANS UNE RESERVE NATURELLE... ?

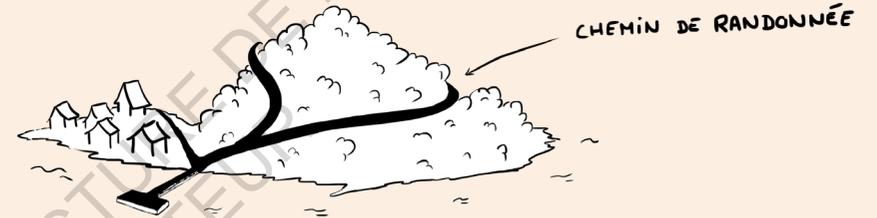
17h00



TROUVÉ ! DIRECTION LA FORÊT DE "HÖLNLYCKE", A 20MIN DE BUS !

17h40

ARRIVÉ EN BUS A HÖLNLYCKE C'EST UNE PETITE VILLE, DIRECTION SA FORÊT



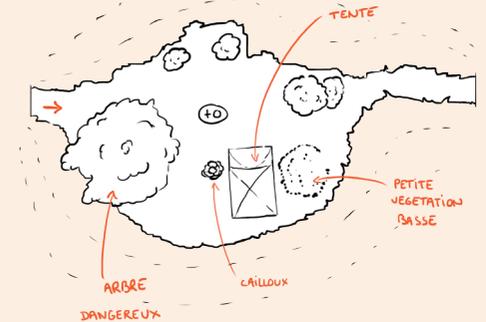
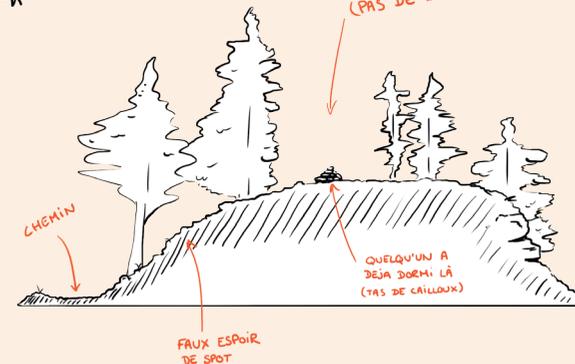
18h10



BON IL FAUT S'ÉLOIGNER DU CHEMIN MAIS LE SOL EST MOUSSEUX ET HUMIDE, PAS PLAT DU TOUT, ET IL FAUT FAIRE ATTENTION AUX ARBRES ET LEURS BRANCHES QUI POURRAIENT TOMBER SUR LA TENTE...

18h40

BON DERNIER ESPOIR... LES ARBRES SEMBLENT MOINS HAUT LA BAS... ALONS Y... LA NUIT TOMBE, LE STRESS MONTE...



1. Trouver le spot

Nous voilà partis à l'aventure ! La première étape du bivouac consiste à trouver un "spot". Cet anglicisme, désignant un espace d'activité de plein air, correspond ici à l'emplacement du campement. Nous nous intéresserons, dans un premier temps, au cadre juridique qui encadre la pratique du bivouac en France. Nous analyserons ensuite les outils de recherche de spot, utilisés par les bivouaqueurs, avant de confronter ces points de vue théoriques à la pratique, à travers mon expérience et celle de Lucas.

Que dit la loi ?

En France, le choix de l'emplacement est règlementé par le décret n° 2015-1783, du 28 décembre 2015, et sa section "Camping, aménagement des parcs résidentiels de loisirs, implantation des habitations légères de loisirs et installation des résidences mobiles de loisirs et des caravanes". Il est important de rappeler que la loi différencie le "camping sauvage" du "bivouac". Le camping sauvage consistant à camper en dehors des terrains aménagés, en laissant le campement monté au-delà des heures de nuit. Le bivouac désigne quant à

lui un campement temporaire, monté et démonté entre 19h et 9h. Si l'objectif ici n'est pas d'énumérer la loi de manière exhaustive, il convient tout de même d'en résumer le fond.

Ainsi, bivouaquer est autorisé : "hors de l'emprise des routes et voies publiques, avec l'accord de celui qui a la jouissance du sol, sous réserve, le cas échéant, de l'opposition du propriétaire ¹." selon l'article R111-32.

1- Code de l'urbanisme, article R111-32

Les interdictions, sauf dérogations, concernent :

- les rivages de la mer et les sites inscrits.
- les sites classés ou en instance de classement.
- les secteurs sauvegardés, le champ de visibilité des édifices classés au titre des monuments historiques et des parcs et jardins classés ou inscrits et ayant fait l'objet d'un périmètre de protection ainsi que les aires de mise en valeur de l'architecture et du patrimoine ou, lorsqu'elles subsistent, les zones de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager.
- un rayon de 200 mètres autour des points d'eau captée pour la consommation.

Les 10 parcs nationaux ainsi que les 52 parcs régionaux adoptent, quant à eux, des réglementations propres à chacun. Celles-ci sont accessibles sur leurs sites internet. Certains, comme le parc

naturel régional des Ardennes, n'appliquent pas de réglementations particulières et sont donc soumis aux mêmes que le reste du territoire français. D'autres, à l'image Parc naturel régional des Préalpes d'Azur, interdisent le camping sauvage mais tolère le bivouac dans le cadre d'une randonnée itinérante.

La Suède, paradis du bivouac ?

Cette réglementation est nationale, en fonction des pays les lois varient. Mais celui qui se démarque le plus en Europe, c'est la Suède, avec la mise en place de l'*Allemansrätten*. Inscrit dans la constitution depuis 1994, l'*Allemansrätt* est le droit de libre accès à la nature. La nature étant perçue comme un bien commun, il autorise à tous, l'accès aux espaces naturels suédois ; les lacs, les forêts, les montagnes etc... Ainsi que la cueillette et la consommation de la flore (à l'exception de certaines espèces protégées comme les orchidées par exemple). Dans ce cadre, l'accès à des propriétés privées est toléré. Ce droit de libre accès concerne également le bivouac. "Sweden : the capital of camping : Much of swedish culture is based on the right of common acces to nature [...] Anyone can decide to pitch a tent in the country's vast open spaces ²." En effet, il est autorisé de planter sa tente, le temps d'une nuit, dans n'importe quel espace naturel, si aucun préjudice n'est porté au propriétaire et à l'environnement. Cette

2- L. GESELL,
CAMP, 2019,
p. 18.

"Suède : la capitale du camping : Une grande partie de la culture suédoise repose sur le droit d'accès commun à la nature [...] N'importe qui peut décider de planter une tente dans les vastes espaces-
du pays"

réglementation, atténuant le droit de propriété privée, se base d'une certaine façon sur le bon sens. S'il est autorisé de bivouaquer sur un terrain privé, il est recommandé de ne pas s'installer à proximité d'une maison ou à la vue de celle-ci. De même, la pratique du bivouac en solitaire ou en duo est à privilégier contrairement à une pratique de groupe. Lucas témoigne de son expérience suédoise :

"On trouve un petit endroit, derrière un bosquet. En fait le problème, c'est qu'on était dans une zone où il y avait beaucoup de champs, donc tu pouvais pas trop te cacher non plus. Mais on trouve quand même cet endroit [...] Dans la demi heure, il y a une dame qui arrive et qui dit : bah c'est chez moi, ici qu'est ce que vous faites ? Ah désolé, on savait pas.. Elle dit bah c'est pas grave, vous pouvez quand même rester, il y a pas de souci, mais juste la prochaine fois que vous faites ce genre de choses, prévenez juste le propriétaire. Donc en fait on lui a posé des questions. Du coup elle dit : mais en fait c'est autorisé, t'as même le droit de traverser des champs ou des propriétés privées, même d'y dormir. Ça dépend comment est la situation, mais en général juste tu préviens le proprio et les gens sont ok avec ça en fait."



Figure : l'Allemansrätt

Cette réglementation générale est toutefois soumise à certaines exceptions. Les parcs nationaux ou les réserves naturelles interdisent pour la plupart le bivouac. De plus, l'augmentation du nombre de touristes dans le sud de la Suède confronte les habitants à des abus du droit de libre accès. S'il est nécessaire de prendre connaissance des réglementations en vigueur avant de partir, une fois sur place comment trouver le spot ?

La place du numérique

La manière de rechercher le spot est intéressante à étudier puisque, malgré cette volonté de déconnexion et de rupture avec le quotidien, le premier outil utilisé est le téléphone portable. En premier lieu, les bivouaqueurs ont recours à l'application google map et sa vue satellite.

“La première fois, on s'est trouvé un truc parce qu'on se dit il faut vraiment être caché. Donc en fait nous on avait une technique, on faisait un peu un mix entre du Google, enfin voir la carte aérienne et ben essayer de repérer des trucs comme ça, avec des points d'eau et si on pouvait isolés. Et puis en même temps, on observait et à force on savait.” - Lucas.

Principalement utilisé par les bivouaqueurs itinérants à proximité des zones urbaines, cet outil permet de repérer les zones naturelles les plus proches ainsi que les typologies adaptées (les

clairières, les lacs etc...). Les seconds outils numériques les plus utilisés sont les applications spécialisées. Conçues pour un territoire plus ou moins étendu, elles recensent géographiquement l'ensemble des spots recommandés ou accessibles. Certaines résultent d'initiatives personnelles, c'est le cas de l'application américaine Hipcamp et de sa créatrice Alyssa RAVASIO. Contrairement à la Suède, les Etats-Unis n'ont pas de droit de libre accès à la nature et la propriété privée y est sacralisée. “In the United States, where approximately 60 percent of the land is privately owned ³”. L'objectif de l'application est de simplifier, pour les bivouaqueurs, les recherches de spots accessibles.

Si ces applications existent, il faut toutefois en être informé... à l'image de Lucas :

“On croise des cyclistes sur la route ils avaient un problème. Donc on avait de quoi les dépanner. On apprend à se connaître et ils font : Ouais et puis en plus avec tous ces abris, c'est vraiment facile de voyager. Des quoi ? Il y a quoi ? Bah il y a des abris partout au Danemark, c'est des zones où l'herbe est tondue. C'est autorisé d'y dormir, de planter sa tente et tout. Vous connaissez pas ? Il y a une application qui répertorie tout sur une carte. Et donc nous comme des cons on a été se foutre dans les tiques et tout. On regarde la carte, effectivement en fait t'avais des points orange, toute la carte du Danemark est remplie de points orange. Ça s'appelle Shelter Danemark et tu trouves sur les stores. Un truc de fou t'as des shelters tous les

3- Ibid,
p. 22.

“Aux États-Unis, où environ 60 pour cent des terres sont des propriétés privées”

10 / 30 km, un truc comme ça, c'est super dense. Des fois t'en as même 3 l'un à côté de l'autre et tout. Et donc on a vérifié, on s'est dit bah on a dormi là il y a 2 jours, dans les tiques, est ce qu'il y avait pas un Shelter juste à côté ? 30 mètres. Mais genre avec les hautes herbes on n'a rien vu. C'est une catastrophe. Bon, en même temps, ça fait partie de l'aventure et donc voilà, on a fait tout le Danemark comme ça, avec des shelters."



Figure : Le spot si proche du shelter

Pas si facile la recherche

Il ressort également que trouver un spot est, en pratique, plutôt différent de l'image véhiculée dans les récits d'expériences. "En fait la recherche de spot, elle est pas... En fait, quand t'écoutes les gens parler, t'as l'impression que

c'est super simple, qu'ils trouvent un truc, tout de suite, c'était une évidence tu vois ? Et non, en fait c'est pas plus dur, mais c'est pas comme on l'imagine." Décrit Lucas. En effet, la typologie du spot doit être adaptée. Un sol plat permettra de ne pas glisser contre la toile de tente pendant la nuit, et le fait qu'il soit non marécageux évitera l'inondation nocturne. Le spot ne doit pas non plus se situer sous un arbre dont les branches pourraient tomber sur la tente. Un point d'eau à proximité est recommandé, pour s'hydrater, cuisiner ou se laver. Rien ne garantissant de dénicher le spot parfait, le stress de ne rien trouver pour la nuit n'est alors pas négligeable. Loin des paysages fantasmés des récits d'expériences, le bivouaqueur doit majoritairement se contenter de spots utilitaires le temps d'une nuit. De plus, ce temps de recherche doit être anticipé, pour ne pas se faire surprendre par la tombée de la nuit, réduisant alors le temps dédié aux activités de la journée.

Idylle suédoise

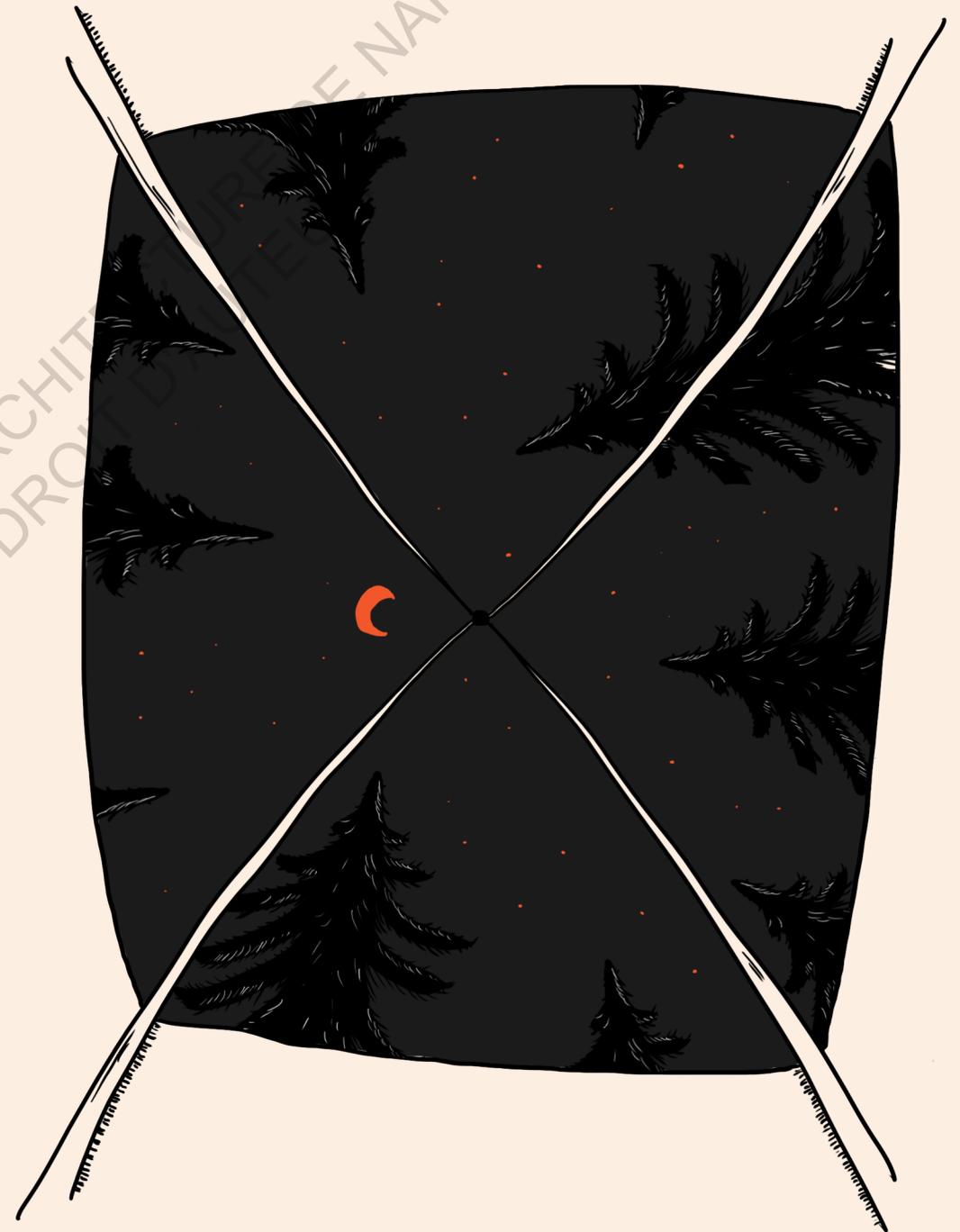
Narration tirée de l'entretien avec Lucas

Après plusieurs semaines à pédaler le long de la côte, Lucas et son ami cherchent à changer de paysage. Direction les forêts et les lacs du cœur de la Suède. Se réapprovisionner en eau quotidiennement n'est pas évident. La décision est prise, ils demanderont aux habitants qu'ils croiseront sur la route. Les pédales tournent, les forêts se rapprochent. A l'occasion d'un ravitaillement, Lucas en profite pour demander conseil sur les possibles spots des environs. L'homme est nouveau dans la région mais leur indique une forêt, dans laquelle coulerait un ruisseau, à quelques kilomètres de chez lui. Suivant scrupuleusement les indications de Google map, il ne fût pas difficile pour les deux cyclistes de s'y rendre. Posant le pied à terre, ils s'aventurent alors sous les arbres.

Le paysage y est sublime ; les rares rayons de soleil, ayant réussi à franchir les feuillages denses et verdoyants des grands arbres, viennent illuminer un sol recouvert de mousse, sur lequel s'écoule paisiblement l'eau claire d'un ruisseau. La mélodie de son ruissellement entre en résonance avec les chants des oiseaux peuplant les cimes. Vingt minutes s'écoulent. Vingt minutes de contemplation et d'exaltation. Ils y sont dans ces paysages fantasmés des récits d'expériences !

La tente est alors montée. Ils s'y allongent et, n'ayant pas installé la seconde toile imperméable, contemplent le ciel à travers la moustiquaire. Le chant de la forêt les berce, l'immobile semble prendre vie. Portées par le vent, les cimes des arbres se mettent à danser dans le ciel, le bois craque et le bruit du ruisseau révèle un courant irrégulier. Ce soir, Lucas et son ami n'auront pas échangé un mot, s'immergeant par le silence, dans cette ambiance idyllique.

Figure : Vue depuis la tente



2. Avant de s'endormir

Une fois l'emplacement idéal, ou juste suffisant, trouvé et le campement installé, il n'est pas encore temps de dormir. Nous analyserons ici ces instants, et le sentiment de satisfaction qu'ils procurent, à travers la sensation de casser la barrière du paysage. Nous développerons ensuite le rapport aux besoins primaires, qui en bivouac, se doit d'être repensé.

Casser la barrière du paysage

“Et plusieurs fois, je me suis dit, c'est ouf, je suis dans un lieu que j'aurais pu atteindre avec aucun autre moyen de transport que mes pieds, alors que d'habitude tes pieds sont plutôt réducteurs, enfin tu vas plutôt moins vite et moins loin à pied”

C'est avec ces mots que Flore nous décrit ce sentiment de satisfaction, la satisfaction d'être là. Un temps de contemplation permet de se rendre compte de ce qui a été accompli : bivouaquer c'est s'inscrire dans le faire. Il est alors gratifiant de se retrouver, par ses propres moyens, dans un environnement qui n'a pas été imposé mais bien choisi. Il s'opère également une prise de conscience

de l'échelle humaine, qui est souvent traduite par l'expression “se rapprocher de la nature”. En effet, l'immersion dans un cadre dont l'anthropisation est minimale, permet de renforcer notre attention sur les phénomènes naturels et leur échelle. L'individu, habitué à un environnement, plus ou moins urbain, dessiné à son échelle, se retrouve ici dans un tout autre paradigme. L'Homme retrouve humblement sa place dans un écosystème dont il s'est distancié. Le photographe animalier Vincent MUNIER décrit :

“La règle que mon père m'a donnée : on rentre dans la nature mais sur la pointe des pieds. On n'est pas chez nous. Parce que pour moi, voilà, j'ai l'impression de pas être le plus fort. Dans ce monde où l'Homme à tendance à tout maîtriser, à tout gérer, ça c'est des mots que je ne supporte pas, ça fait un peu du bien de se sentir fragile et faible dans ces milieux ¹”

1- V. MUNIER,
entretien TF1,
2018.

La perception du rapport de l'Homme à la nature est alors paradoxale : à la fois décrite comme l'environnement originel dans lequel l'humain s'épanouirait, la nature est également perçue comme un milieu étranger ; “On n'est pas chez nous” énonce le photographe, pourtant habitué des séjours en autarcie. Ainsi, l'expérience d'habiter le sauvage c'est se confronter physiquement à un écosystème ; où la nature n'y est plus perçue comme un simple objet de contemplation, mais bien comme un milieu qu'il nous est donné d'habiter. Gatién résumera :

“Il y avait beaucoup de satisfaction de se dire qu'on avait dormi avec des amis dans la nature, au milieu de la Loire, alors que c'est un paysage qu'on voit depuis qu'on est tout petit.”

Retour aux besoins primaires

Les activités, une fois le campement monté, se limitent aux besoins primaires : se nourrir, boire, faire ses besoins et parfois se laver. Ces pratiques qui nous sont si quotidiennes doivent ici être repensées, de par le matériel ou les ressources disponibles. De fait, le bivouaqueur se doit de voyager léger. Le choix de l'équipement est alors dicté par la nécessité. A une époque où la consommation est axée sur l'abondance et non sur les besoins, ce retour à la nécessité est une démarche concrète et sensée. Les nombreuses sollicitations quotidiennes perdent ici de leur intérêt. Se recentrer sur les besoins primaires permet alors d'alléger la charge mentale. Avoir des ressources limitées, c'est aussi prendre conscience de celles naturellement présentes autour de nous. Flore nous raconte :

“J'avais dormi près d'un lac, où j'étais déjà allée, je savais qu'en haut il y avait pas de bois et donc pendant que je marchais il y a des moments où je passais devant des buissons, et du coup je récupérais du bois pour le feu du soir, tu vois ? Et du coup tu es dans un rapport un peu différent, de ok en fait j'en ai besoin de ce feu pour faire ma bouffe. Il y a un peu une atten-

tion autre à ce qu'on aura besoin, même de ton eau. Tu vois, tu es en mode bon bah en fait il y aura pas d'eau là-haut donc là je vais essayer de boire un peu moins parce que c'est limité.”



Figure : Flore ramassant du bois

Au-delà de ces ressources naturelles, c'est tout un ensemble d'équipements spécialisés qui est aujourd'hui à disposition du bivouaqueur. Outre l'icône réchaud, la nourriture lyophilisée est un bon exemple d'adaptabilité. Cette technique, ayant pour but de minimiser l'encombrement de la nourriture, consiste à congeler un aliment avant de le déshydrater. Il suffit alors de le réimbiber d'eau pour le consommer. L'accès à l'eau potable est également un enjeu, puisque transporter une trop grande quantité d'eau représente un poids important. Lorsqu'aucun point d'eau n'est accessible, il faut donc réguler sa consommation. A l'inverse, dans le cas d'un lac ou d'un ruisseau, il est possible de se ravitailler. Cependant, consommer l'eau telle quelle peut représenter un danger pour la santé. L'usage de gourdes filtrantes est alors possible.

Ennui et contemplation

Une fois ces besoins primaires assouvis, le nombre d'activités possible est assez limité. Le rapport à ces temps de latence, d'ennui, est assez différent du quotidien. Si au quotidien nous les comblons systématiquement, ils sont ici appréciés et considérés. Le temps s'écoule alors plus lentement et favorise l'adoption d'une posture contemplative. L'observation du ciel étoilé en est un bon exemple puisque, lors de chaque entretien, elle a été abordée spontanément. Cette pratique té-

moigne en effet de ce rapport modifié aux temps de l'ennui, puisque la contemplation des étoiles est possible au quotidien, mais il est très rare d'y allouer du temps. Flore le résume ainsi :

“L'image que t'as de de la nuit en bivouac, c'est ça en fait, c'est les étoiles”

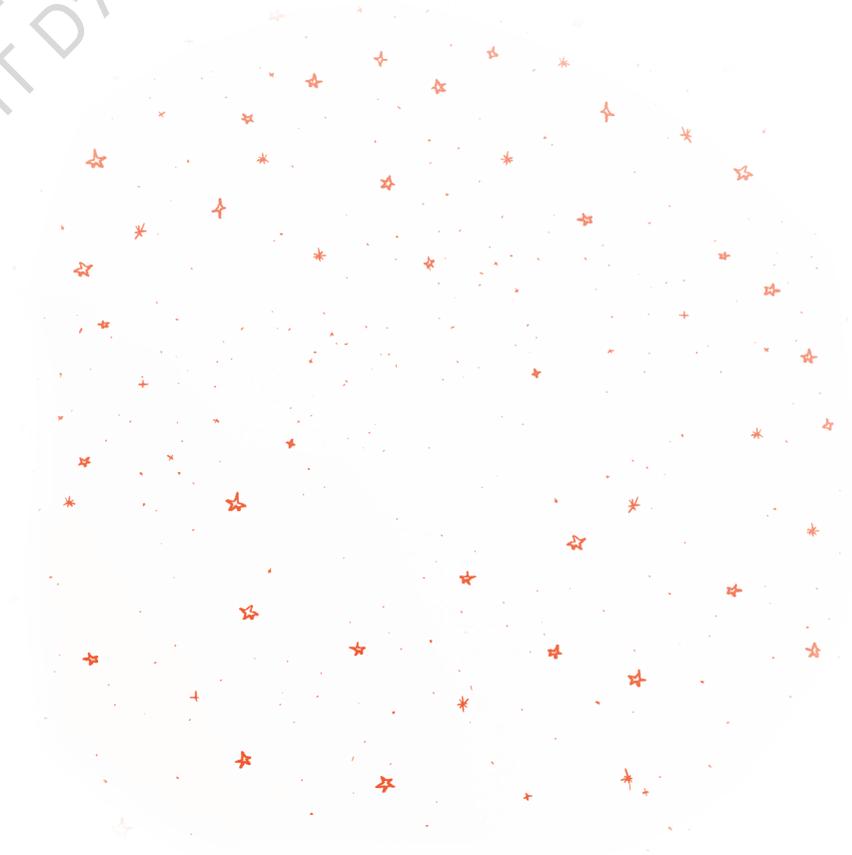


Figure : Le ciel étoilé

F.B.I.

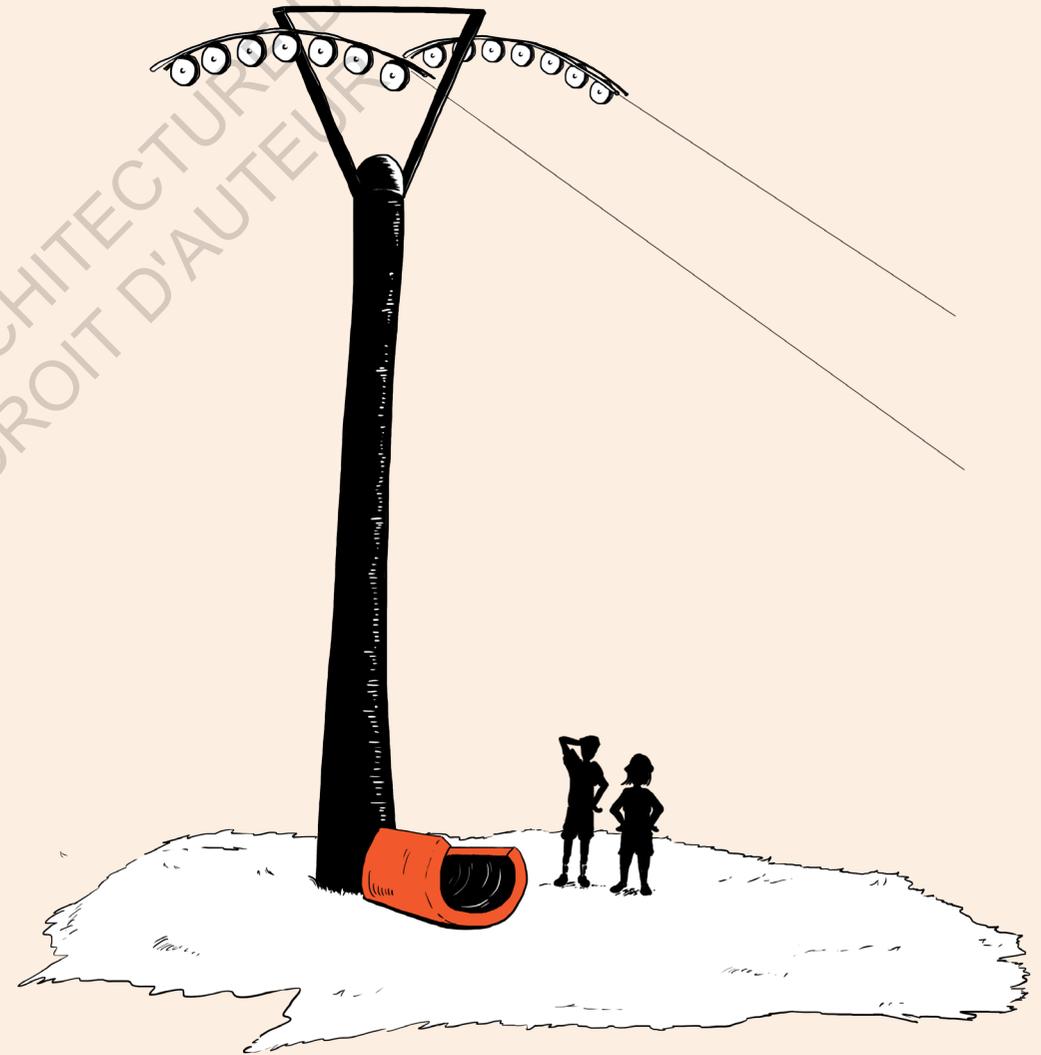
Fausse Bonne Idée

Narration tirée de l'entretien avec Flore

Le plan est bien rodé, l'idée semble géniale. Flore et son copain partiront randonner en montagne toute la journée et, le soir venu, dormiront dans une cabine de télésiège ! Ils ont pensé à tout : pour ne pas s'encombrer d'un matelas, ils emprunteront le temps d'une nuit, les gros matelas de protection qui entourent le pied des poteaux du télésiège et qui semblent si confortables.

Le jour J est arrivé. Après avoir marché toute la journée, il est temps de se rapprocher de la cabine. A cette heure, le soleil éclaire encore les pans de la montagne, et nombreux sont les touristes qui profitent d'un dernier verre dans le bar d'altitude, situé juste en face du télésiège. Il est trop risqué pour le jeune couple de s'installer tout de suite, ils attendront la tombée de la nuit. Le soir venu, après avoir déposé leurs sacs dans la cabine, Flore et son copain se dirigent vers le matelas. Ils le décrochent, et quel ne fût pas leur désarroi lorsqu'ils s'aperçurent qu'il était de forme cylindrique. Impossible de l'aplatir ! Bon, ils dormiront peut-être par terre mais au moins, ils seront à l'abri dans la cabine. De retour à celle-ci, leur attention est immédiatement attirée par la caméra de surveillance qui s'est allumée et qui tourne à la recherche des propriétaires des sacs. Sans hésitation, ils récupèrent leurs affaires et prennent la fuite en redescendant la montagne. Après 20 minutes de course dans le noir, ils décident de s'arrêter, ils sont trop loin du village pour y retourner. Sans tente, sans matelas et sans duvet il n'y a pas vraiment de plan B. Equipé uniquement d'une couverture de survie, le couple décide alors de passer la nuit dans un fossé, à la belle étoile. Le froid est perçant, presque douloureux, mais la vue du ciel étoilé et du lever de soleil le lendemain matin, leur fera vite oublier cet inconfort, gravant dans leur mémoire cette expérience épique.

Figure : Le matelas est cylindrique...



3. L'expérience de sommeil

Il est maintenant temps de dormir. En tant qu'expérience de sommeil hors de l'espace domestique, le bivouac cristallise de nombreux enjeux. Nous verrons en quoi le sommeil est un sujet sociétal majeur, en nous appuyant sur les ouvrages *24/7* de John CRARY et *L'oubli des peines* de Guillaume GARNIER. Nous chercherons ensuite à comprendre quelles sont les qualités de sommeil d'une nuit en bivouac. Cette pratique induisant une perte de conscience dans un milieu sauvage, la peur ou le sentiment d'insécurité semble légitime. Nous tenterons de découvrir ce qu'il en est.

Un enjeu sociétal actuel

“Même si chaque individu à sa propre typologie du sommeil, les emplois du temps surchargés, les excitants, les tentations, les activités visuelles, audiovisuelles... nous éloignent d'une hygiène de sommeil favorable. Les jeunes (18-24 ans) sont les plus concernés et en moyenne leur temps de sommeil est de seulement 5h40 par nuit ¹.”

1-G. GARNIER,
L'Oubli des peines, 2013.

Tel est le constat dressé par Guillaume GARNIER,

en 2013, dans son ouvrage *L'oubli des peines*. Dix ans plus tard, la situation ne s'est pas améliorée. En dépit d'un confort matériel de plus en plus important dans nos logements, il apparaît que nos qualités de sommeil se détériorent. Le temps dédié au repos en est le principal témoin, puisqu'il a significativement réduit. A ce sujet, l'essayiste américain John CRARY a écrit :

“Les assauts contre le temps de sommeil se sont intensifiés au cours du XXème siècle. L'adulte américain moyen dort aujourd'hui environ six heures et demie par nuit, soit une érosion importante par rapport à la génération précédente, qui dormait en moyenne huit heures, sans parler du début du XXème siècle où - même si cela paraît invraisemblable - cette durée était de dix heures ².”

2-J. CRARY,
24/7 Le capitalisme à l'assaut du sommeil, 2017.
p. 21.

Les effets d'un manque de repos sur la santé physique et mentale sont maintenant largement démontrés. Cependant, cette fonction physiologique nécessaire, qu'est le sommeil, ne semble plus trouver sa place dans notre société actuelle. Dans son ouvrage, John CRARY tente d'expliquer cette situation en définissant le sommeil comme une pratique incompatible avec les impératifs de la société capitaliste :

“Etant donné sa profonde inutilité et son caractère essentiellement passif, le sommeil, qui a aussi le tort d'occasionner des pertes incalculables en termes de temps de production, de circulation et de consommation, sera toujours en butte aux exi-

gences d'un univers 24/7. [...] La plupart des nécessités apparemment irréductibles de la vie humaine – la faim, la soif, le désir sexuel et, récemment, le besoin d'amitié – ont été converties en formes marchandes ou financiarisées. Le sommeil impose l'idée d'un besoin humain et d'un intervalle de temps qui ne peuvent être ni colonisés ni soumis à une opération de profitabilité massive – raison pour laquelle celui-ci demeure une anomalie et un lieu de crise dans le monde actuel ³.”

3-*Ibid.*,
p. 20.

Sous cet angle, le bivouac est alors une façon de s'affranchir des contraintes de la société de manière radicale. Si le simple fait de dormir permet de s'en extraire ; aller s'exiler dans un environnement sauvage en s'émancipant des besoins matériels est un acte fort et d'une certaine façon, militant. C'est se mettre dans une situation d'indisponibilité volontaire vis-à-vis de la société et de ces exigences.

Etudier l'inconscient

Mais étudier le sommeil, pose des questions de méthodologies. Le nombre de recherches sur les aspects nocturnes de notre société est bien moins important que celui sur ses aspects diurnes. Le terrain d'étude est difficilement accessible et en tirer des informations est tout aussi complexe. Dans le cadre de ses recherches sur le sommeil, sous l'angle architectural, l'autrice Arianna CECCONI pose alors la question :

4- A. CECCONI,
article *Lieux où
l'on dort, lieux
des rêves*, 2017

“Comment d'ailleurs témoigner dans un langage conscient d'une expérience où la conscience est elle-même suspendue ? [...] La tendance est donc d'accéder au sommeil à partir du récit qu'en fait la personne éveillée. Il faut alors tenir compte du décalage, des possibles distorsions dont parlent les neuroscientifiques, entre l'expérience du sommeil et la perception que l'on en a au réveil.”



Figure : Les difficultés de l'étude du sommeil

C'est dans ce cadre que nous tenterons de répondre à nos questions, en s'appuyant sur les témoignages croisés de nos bivouaqueurs.

De nouvelles routines d'endormissement

Il convient de penser que si autant de personnes bivouaquent volontairement, c'est que l'expérience de sommeil ne doit pas être si désagréable. Intéressons-nous dans un premier temps à l'endormissement. Nous avons souligné plus tôt, l'impact néfaste de nos routines d'endormissement sur notre sommeil, notamment à travers l'usage des téléphones portables. Le temps du coucher est alors regrettamment repoussé. Le bivouac est alors une opportunité de s'échapper de ces routines d'endormissement. En se recalant sur un rythme plus "naturel", défini par le soleil et l'écoute de sa fatigue corporelle, les bivouaqueurs s'endorment alors plus tôt qu'à l'accoutumée.

"Nous on mangeait vers 19h, bah après t'as plus rien à faire donc tu te dis bah je vais aller dormir et bah le truc c'est que nous on n'a pas trop l'habitude de se coucher à ces heures-là, de 20h00 à 21h00/22h00. Du coup t'es dans la tente, t'essayes de dormir mais tu dors pas tu vois. [...] Bon après ton corps il est fatigué donc il s'endort genre nous à 21h00 en général on arrive à s'endormir ce qui est loin de ce qu'on a à la maison."

Elouan témoigne ici de la difficulté d'adaptation à ce changement de rythme. Cependant, la fatigue physique, souvent plus importante dans ce genre de contextes, accélère l'adaptation. L'usage limité des téléphones portables, afin d'en économiser la batterie, favorise également un endormissement plus rapide. Flore nous décrit :

"Je dors beaucoup mieux quand je suis fatiguée physiquement et pas mentalement. Alors qu'inversement, je dors super mal quand j'ai pas beaucoup bougé mais que j'ai beaucoup travaillé avec ma tête dans la journée, j'ai un sommeil léger et agité tu vois ? Alors que quand t'as fait une journée de marche et que ton corps est épuisé, il a que besoin de dormir mais ton esprit est au repos. C'est des trop bonnes dispositions pour dormir. A l'inverse, quand le corps il a plein d'énergie, il a pas envie de dormir alors que ton esprit lui, il en peut plus. Je trouve que c'est vraiment une énorme différence."

Réinterroger la notion de confort

Le confort se définit comme "l'ensemble des commodités, des agréments qui produit le bien-être matériel". Il est évident qu'un matelas gonflable et un duvet seront physiquement moins confortables qu'un lit et une couette. Mais est-ce pour autant inconfortable ? Introduisons ici la notion "d'anti-confort", développée par Valentine Merle dans son mémoire "Avoir froid chez soi". "il existe une différence fondamentale entre « anti-confort » et « inconfort » : le premier est désiré, alors que le second est subi.". De fait, le bivouac s'inscrit pleinement dans l'anti-confort puisque les pratiquants, conscient de l'inconfort potentiel des équipements, choisissent tout de même d'y aller. A l'image de Flore :

“En fait c’est trop beau la nuit, du coup t’as envie d’y rester, t’as envie d’y dormir. Et tu parles pas du fait que le sol est trop dur et que t’as mal au dos. Mais pourtant c’est vrai t’as mal au dos ahah !”

Découverte du paysage sonore

Il faut alors s’intéresser à une qualité sensorielle, celle de l’ouïe. En effet, dans la tente, le paysage qui nous est accessible est un paysage sonore. Privé de la vue, nous lui accordons beaucoup plus d’importance, comme le décrit Vincent MUNIER :

“La nuit en forêt, c’est quand même terrible. C’est un monde silencieux, et le moindre bruit qu’il va y avoir va prendre une importance incroyable. Et si on ne met pas un nom sur ce bruit, c’est très très compliqué. Donc ça s’apprend. [...] Et donc quand on sait, quand on découvre, on se dit y’a quelque chose qui s’est construit en moi ⁵”

La découverte de ce paysage peut même influencer sur l’endormissement. Gatien nous raconte sa première expérience de sommeil :

“La nuit moi j’ai eu du mal à m’endormir parce que bah du coup il y avait beaucoup de grenouilles en fait...et les grenouilles c’est vrai qu’on ne se rends pas compte la nuit, quand d’habitude tout est calme, là il y a toute une vie nocturne qui se met en place autour de nous. Donc ça m’a empêché de dormir au début mais

c’était pas forcément négatif, en fait c’est plus que j’essayais d’écouter chaque bruit pour essayer de savoir si il y avait des animaux autour de nous. Mais pas parce que ça m’inquiétait, juste parce que j’étais très curieux. Des fois quand on s’endort on peut soit penser à ses problèmes, soit penser à ce qu’il faut qu’on fasse pendant la journée de demain. Bah là moi je pensais juste à écouter ce qu’il y avait autour de moi, me concentrer sur les différents bruits pour deviner ce que c’était et donc sur ça je suis très content de cette nuit.”

L’ambiance sonore est alors l’une des qualités majeures d’une nuit en bivouac. De plus, le temps du sommeil s’inscrit ici dans la continuité de la journée, il est une activité en lui-même. C’est une différence significative avec la perception habituelle de l’assoupissement, qui est perçu comme la fin claire et sans appel du jour.

4- V. MUNIER,
L’extraordinaire
photographe
animalier
Vincent Mu-
nieri, 2019

Rencontre avec un corbeau-renard

Narration tirée de l'entretien avec Lucas

Le jour s'est couché il y a de cela plusieurs heures, sur cette forêt suisse. Paisiblement installés dans leur tente, les deux amis dorment ; Lucas d'un sommeil léger, l'autre d'un sommeil de plomb. Soudain, le bruit d'un animal vient réveiller Lucas. Il est tard, il fait nuit, son esprit est embrumé... C'est un cri... non... l'animal est haletant... Le bruit évoque le croassement du corbeau, mais ne semble pas provenir d'un bec d'oiseau... Ce doit être un animal terrestre... De toute façon il ne les connaît pas tous, les cris des animaux de la forêt... C'est peut-être un renard ? Est-il blessé ? Il se rapproche de la tente. De plus en plus près. Il est maintenant très proche, trois mètres pas plus. Le corbeau-renard veut-il se nourrir ? Lucas commence à réaliser, est-il une proie ? Son ami dort toujours. Dans un élan de courage, Lucas se décide à regarder dehors pour mettre fin à cette angoissante incertitude. Le bruit du dézippe de l'entrée de la tente a pour effet d'intensifier les cris de l'animal ! Lucas allume son flash. Calfeutré dans la tente, il lui est impossible d'éclairer assez pour discerner quoi que ce soit. Il décide alors de refermer la tente et de se barricader. Si la présence des deux amis inquiète l'animal, pourquoi ne s'enfuit-il pas ? S'il est blessé, pourquoi s'est-il rapproché autant de la tente ? Les minutes s'éternisent, l'animal continue de gémir. D'un coup, plus un bruit. Le corbeau-renard semble avoir disparu... Au matin, aucune trace...

Figure : Le Corbeau/Renard au plus près de la tente



4. Un sentiment d'insécurité ?

“Dormir c’est avant tout être vulnérable, abandonner son corps et le mettre à la merci des dangers qui peuplent la nuit. Le sommeil, frère de la mort, rappelle aussi à tous que le repos des sens correspond aussi à un relâchement de la vigilance ¹.”

1-G. GARNIER,
*L'Oubli des
peines*, 2013.

C’est en ces mots que Guillaume GARNIER décrit le sommeil. Cette perte de conscience qui, dans le cadre du bivouac, se produit dans un milieu sauvage et imprévisible, peut être perçue comme une mise en danger. Nous analyserons ici le point de vue de nos bivouaqueurs sur ce sujet en distinguant les dangers en trois catégories : la peur de l’Homme, de la météo et de la faune.

Le bon bivouaqueur, la brute et le truand

Il apparaît que le premier facteur d’insécurité venant en tête de nos bivouaqueurs c’est l’humain. Dans le cas d’un spot à proximité d’une zone urbaine, c’est la peur du vol de matériel qui prévaut. A ce sujet, Gatién raconte :

“J’ai fait une autre nuit de bivouac avec ma copine et là on avait dormi beaucoup plus proche d’une ville et on avait attaché nos vélos juste à côté [...] Cette nuit-là, j’ai mis plus de temps à m’endormir, pas pour les animaux, juste parce que je ne voulais pas qu’on nous vole nos vélos, donc j’étais assez attentif aux bruits qu’il y avait à côté.”

La peur de l’agression est également un facteur d’appréhension. Bien que partagée par la plupart des bivouaqueurs, cette crainte pourrait sembler plus forte chez les femmes seules.

“Un de mes étudiants a récemment dormi à la belle étoile près de la Grande Pyramide d’Égypte. Il décrivait la lune et le sable, le silence ancien et les échos mystérieux. Je n’en aurai jamais l’expérience. Je suis une femme. Je ne suis pas assez idiote pour croire que je pourrais être en sécurité là-bas. Il y a tout un monde d’aventure solitaire qui me restera fermé. Les femmes ont toujours connu ces sombres vérités. Mais le féminisme, avec ses divagations sur un monde meilleur, empêche les jeunes femmes de voir la vie comme elle est ².”

2-Ibid.

Raconte l’écrivaine Camille PAGLIA. Cependant Flore nuance :

“Et en fait à chaque fois, c’était en pleine montagne et donc je me sens super en sécurité. Enfin en fait là-haut, c’est que des gens qui ont fait une rando et donc ça trie déjà les gens. Sur les chemins de randonnée, tout le monde se dit bonjour, il y a une entraide, enfin

hyper autre que ce qu'on peut trouver dans la ville. Moi je me sens hyper en sécurité en tout cas vis-à-vis des gens en montagne. Donc le fait d'être une fille toute seule, voilà."

Ce sentiment d'appartenance à la même communauté, celle des bivouaqueurs et randonneurs, est également soulignée par Benoît et Fabienne. Elle semble ainsi atténuer cette peur de l'Homme. Après l'humain, intéressons-nous maintenant à la peur météorologique.

La menace Evelyne DHELIAT

Au sujet de la météo, le froid est la plus grande appréhension des pratiquants. A l'image du ciel étoilé, dans chaque entretien la crainte de celui-ci a été abordée. Elouan témoigne :

"Mais je pense que le pire en bivouac, ce qui peut te faire vraiment défaut la nuit, c'est genre le froid plus que le confort ou quoi. Parce que je sais que les seules fois où je me réveillais cet été en bivouac, c'est à cause du froid."

Il est possible de s'en prémunir de différentes façons. La première est celle du matériel et des équipements adaptés. Ce fût le cas pour Benoît et Fabienne lors de leur trek en haute montagne :

"Tu fais confiance aux hommes, tu fais confiance au matériel. C'est pareil ça s'apprend. À un moment, on a eu une tempête de neige, il y avait beaucoup de vent, il y avait la tente qui se pliait dans tous les sens, bon bah tu te dis déjà elle va pas s'envoler parce que je suis dedans, voilà premièrement, et puis bon ben tu dis voilà, c'est prévu pour. Si tu commences à essayer de la tenir machin, bon après oui là ton séjour il devient invivable."

L'expérience des pratiquants est la seconde façon de s'en protéger. Benoît nous raconte ici comment son expérience à l'armée lui permet aujourd'hui, de diminuer cette appréhension :

"Parce que c'est toujours une histoire d'expérience. Il faut écouter les autres déjà, si t'es pas trop trop bête, et puis bon moi je l'ai vécu, c'est pas la première fois que j'allais dans des grands froids comme ça. Je me rappelle ma première nuit d'armée où vraiment on a eu très très froid. Et puis au réveil, le matin, les officiers nous avaient expliqué : voilà, faut dormir comme ça, comme ça. Et après j'ai jamais eu froid. Mais il faut le savoir, c'est des expériences de vie qui font que t'acquires une connaissance, t'acquires un savoir."



Figure : Météo menaçante

La faune, taille du danger : 3mm

Du mythe du grand méchant loup à celui de l'ours meurtrier, j'étais imprégné de ces récits de grands mammifères sauvages assoiffés de sang. Ils représentaient pour moi le réel danger d'une nuit en milieu sauvage. Il apparaît pourtant que les rencontres avec ces espèces sont plutôt rares et, lorsqu'elles se produisent, ne sont généralement pas frontales.

En effet, à l'image de l'histoire du Corbeau/Renard de Lucas, les interactions sont souvent très limitées ; quelques bruits, une silhouette, qui ne permettent d'ailleurs pas toujours d'identifier l'animal. Bien que restant des animaux sauvages dangereux pour l'Homme, l'idée n'étant pas ici d'essayer d'aller caresser un loup, leurs comportements vis-à-vis de l'humain sont souvent craintifs et les poussent à nous fuir. A l'inverse, certains peuvent être curieux de notre présence, sans pour autant devenir agressif ou menaçant.

L'anecdote n'est pas banale, mais Vincent MUNIER en a fait l'expérience dans sa quête pour photographier le loup blanc. Après plusieurs semaines infructueuses de bivouac en arctique, le photographe finit par retrouver la trace des loups. Suivant les traces, il les aperçoit au loin, ils sont 9. L'émotion est forte, ils n'avaient pas été photographié depuis 25 ans ! Curieux, ils se rapprochent alors du photographe, au point d'encercler la tente et de lui tirer le pantalon. Cette proximité extrême, et exceptionnelle, ne laisse entrevoir aucune

agressivité de la part de la meute. Après ces instants suspendus, les loups sont ensuite repartis, laissant Vincent MUNIER seul.

Si ces animaux sont en majorité craintifs, la nourriture peut en revanche les attirer. Elouan en a fait les frais lors d'un trek :

“Le plus gros coup dur c'était les saucissons. Mais c'est plus pour le moral tu vois, en vrai, on n'en avait pas besoin, c'était juste un petit plaisir en plus. En gros, si tu veux, dans la tente, à l'entrée, il y a le petit porche on va dire. Eh ben mon frère, lui, il y avait laissé toutes ses affaires. Il devait y avoir un truc qui avait plus d'odeur qu'un autre genre le saucisson, parce que le lyophilisé en vrai, ça a pas trop d'odeur. On ne sait toujours pas trop ce que c'était, sûrement un renard, parce que bah les marmottes, normalement elles mangent pas de viande. Mais ce qui est marrant c'est qu'ils ont pris le sac, ils l'ont amené genre 100m plus loin et après ils ont fait leurs affaires. Au début, ils ont dû essayer de déchirer le sac et après ils se sont rendu compte qu'il y avait une fermeture et ils l'ont ouverte !”



Figure : Le voleur de saucissons

Si ces différents mammifères ne sont donc pas de grands dangers pour les bivouaqueurs, la réelle menace mesure 3mm. Ce sont les tiques ! Ces petits acariens, dangereux pour l'Homme puisqu'ils peuvent transmettre la maladie de Lyme, peuplent la majorité des milieux sauvages. Il est alors fréquent pour le bivouaqueur, de se réveiller le corps tacheté de ces petits parasites. Lucas nous raconte :

“Le lendemain, on s'est réveillé et moi je regarde mes jambes et je vois un petit truc qui s'est planté. Qui ressemble à un genre d'araignée mais tout petit, et quand tu essaies de le virer, ça bouge pas. Genre c'est super bien accroché, c'est ultra lisse et tout. Je me dis putain c'est des conneries ces trucs. Donc je les retire et tout. On vérifie un peu si on en a pas tous les 2, si on n'en a pas d'autres. Moi j'en avais jamais vu de ma vie mais du coup on les a identifiés avec une photo, grâce à Google, bah c'était des tiques, on était plein de tiques en fait ! On s'est mis dans une zone, bah forcément des hautes herbes, un truc où bah il y a des tiques dans tous les sens.”

Bien que des traitements existent aujourd'hui, la menace que représente les tiques et la quasi-impossibilité de s'en prémunir, fait de ces acariens le plus grand danger concernant la faune. Ainsi, les dangers liés à la pratique du bivouac sont assez limités, ce qui participe à sa hausse de popularité et sa démocratisation.

Pour conclure, le temps du bivouac se décompose en plusieurs étapes. Tout d'abord, la recherche de spot, encadrée par la loi, s'appuie principalement sur des outils numériques et contraste avec son image véhiculée dans les récits d'expérience. Une fois le campement monté, les instants précédents l'endormissement sont l'occasion de repenser nos besoins quotidiens, ainsi que notre rapport au paysage. Le temps du sommeil permet d'accorder plus d'attention au paysage sonore et induit des routines d'endormissement plus saines, tout en réinterrogeant nos perceptions du confort. Les dangers d'une telle expérience sont limités, ce qui la rend attractive. Si nous avons jusqu'ici décrit le sauvage comme l'opposé du domestique, le mode d'habiter qu'est le bivouac ne s'inscrirait-il pas à la frontière entre les deux ?

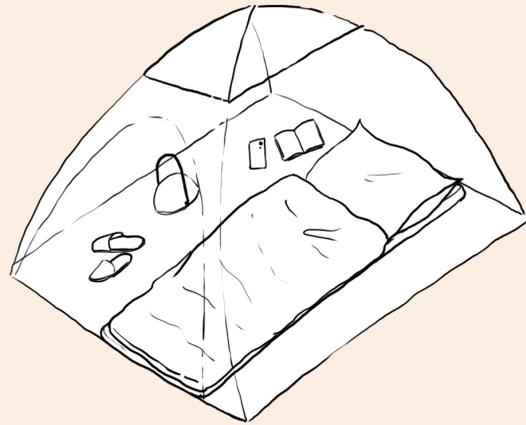


DU SAUVAGE AU DOMESTIQUE, QUELLES FRONTIÈRES ?

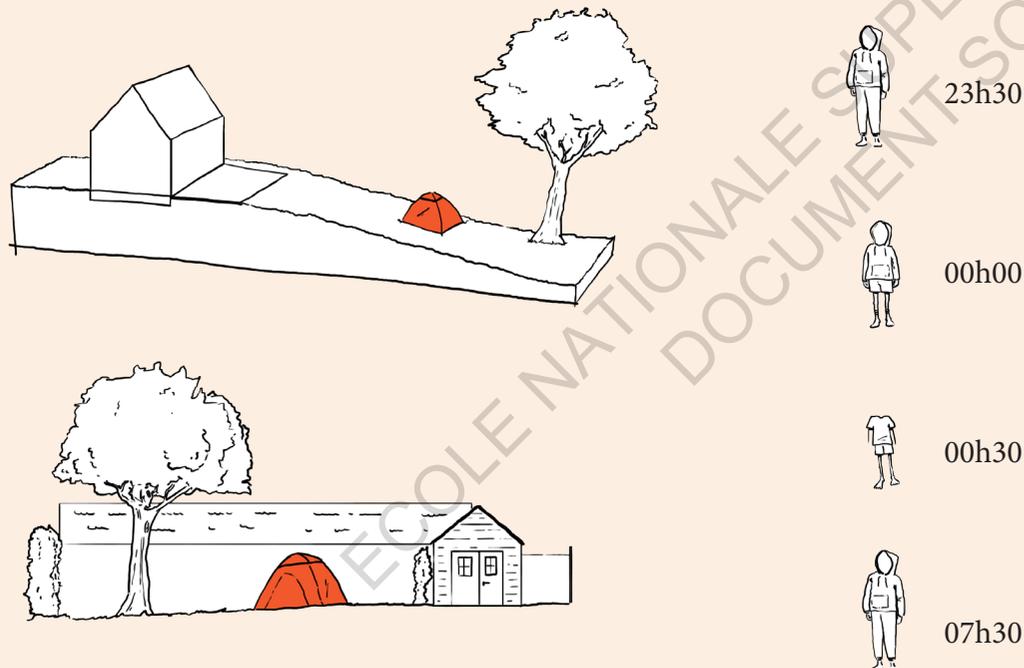
Une nuit dans le jardin de papa maman

Retranscription graphique d'une expérience personnelle

Retranscription de la nuit de bivouac du 27 au 28 mai 2023, aux environs de Tours (37). Une fois dans tente, on ne voit pas l'extérieur, on l'entend et on l'écoute. Représentation des paysages sonores au cours de la nuit



Equipements :



00h00

La lumière attire les insectes



01h00

J'éteins la lumière, il ne fait pas tout noir. Le paysage sonore se dessine petit à petit.



04h07

Réveillé par le froid



07h18

La tente est baignée de lumière. Je ne me souviens pas de mes rêves. Satisfaction, je commence la journée avec sentiment d'avoir déjà accompli quelque chose.

1. Frontières matérielles ou spatiales ?

Le “sauvage” est défini comme l’antonyme du “domestique”. Etymologiquement emprunté au latin domesticus, signifiant “qui est lié au foyer”, le domestique désigne le chez soi. Un environnement contrôlé par l’Homme, destiné à le servir ; en le protégeant des éléments naturels, en lui apportant du confort, en s’adaptant à son mode de vie. Le sauvage, assimilé à “la nature”, est perçu comme un environnement dont l’Homme se serait éloigné. Le milieu de l’étrange, de l’indomptable et parfois du danger, fonctionnant sous la forme d’un écosystème. Si cette opposition entre sauvage et domestique est si forte, qu’en est-il de leurs frontières ? Le bivouac, en tant que mode d’habiter du sauvage, semble s’y inscrire, dans cet entre-deux aux frontières floues que nous tenterons ici de discerner. Afin de mieux les définir, nous partirons du postulat qu’elles puissent être matérielles ou spatiales. Nous les analysons ensuite sous l’axe immatériel de frontières d’usages et finirons par nous demander, en quoi l’expérience du bivouac ensauvage-t-elle notre quotidien ?

Une frontière spatiale : le jardin ?

1-Définition Le Robert

Définit comme “un terrain, généralement clos, où l’on cultive des végétaux utiles ou d’agrément ¹”, le jardin peut être le premier élément qui borde le foyer (bien que cela ne soit pas une constante, nombre de foyers n’ayant pas d’espace extérieur). Comment qualifier cet espace ? Sauvage ou domestique ? Etant extérieur, le jardin ne protège pas l’Homme des éléments naturels. Souvent planté ou végétalisé, il est un environnement favorable au développement d’un écosystème bien plus diversifié que celui d’un foyer. En ce sens, le jardin semble s’inscrire dans la définition du sauvage : le jardin c’est dehors, le dehors c’est le sauvage. Mais ce propos doit évidemment être nuancé. J’ai alors expérimenté une nuit de bivouac dans le jardin de mes parents, dans le but d’analyser mon ressenti et de clarifier le caractère sauvage ou domestique de cet espace :

Construite en 2005, leur maison est située dans un quartier résidentiel d’une ville péri-urbaine. Ce quartier s’est construit sur d’anciennes vignes, induisant aujourd’hui ce paysage à la frontière entre le centre bourg urbanisé et les champs. Ma famille y a déménagé à mes 12 ans et j’y ai habité jusqu’à mes 17 ans. Malgré le fait que je n’ai pas complètement grandi dans cette maison, je la considère comme mon chez moi, mon foyer. Elle est bordée d’un jardin, d’une superficie d’environ 600 m², au fond duquel se trouve un petit cabanon et un vieux noyer, vestige vivant du passé viticole du terrain. La végétation, selon la volonté de mes parents qui ne prennent pas particulièrement plaisir

à jardiner, se limite aux deux haies séparatives qui encadrent une pelouse, verdoyante de mauvaises herbes, et quelques fleurs. Une terrasse de plein pied vient faire le lien entre ce jardin et la maison.

La question de l'emplacement de la tente s'est alors posée ; même dans un jardin, il faut trouver le spot ! A l'exception de l'espace sous le noyer, qui présentait un risque de chute de branche sur la tente, le reste du jardin semblait adapté au bivouac malgré sa légère pente. Je me suis donc installé au milieu, dans l'objectif d'être impacté par le voisinage de manière équitable. Les résultats de cette expérience tendent alors à décrire le jardin comme un espace domestique. En effet, le paysage sonore, constitué des discussions des voisins, des bruits de la circulation lointaine ou encore des oiseaux, m'était familier. Cette familiarité le rattachait alors au domaine du domestique. Il semble donc nécessaire que le "sauvage" soit en partie inconnu.

Nous nous appuyerons maintenant sur l'expérience de Lucas, qui a pratiqué le bivouac de jardin pendant les premières semaines de son voyage. Son itinéraire, en Belgique et aux Pays Bas, l'a amené à traverser des zones très construites, rendant difficile la pratique du bivouac. Son ami et lui-même ont alors décidé de demander aux habitants le droit de s'installer dans leurs jardins pour y planter leur tente. Leur méthode d'approche s'est d'ailleurs affinée au fil du temps :

“On a réussi à se faire une petite routine : à 17h00, on se dit bon, c'est la fin de journée, les gens sont rentrés chez eux, en même temps c'est pas trop tôt parce qu'on a testé plusieurs horaires, genre 16 h c'était trop tôt, les gens trouvaient ça bizarre. 17h, ça, du coup, c'était l'horaire parfait et 18 h, ça commençait à être un peu tard parce que les 18 h / 19 h par exemple, les gens commencent à manger et on les dérange, donc 17 h. On se donnait 1 h pour essayer de trouver quelque chose et souvent on y arrivait.”

Lucas nous raconte alors le premier bivouac du voyage, dans un jardin près de Bruges. Il appartient à une personne âgée ne parlant pas français mais seulement quelques mots d'anglais :

“Première soirée en tente. Ça s'est super bien passé. Il s'est pas passé grand chose. Finalement on a juste dormi. Puis on était dans un jardin, donc c'était sécurisé donc on avait pas trop d'inquiétude à ce niveau-là. Puis surtout, c'était le début du voyage, donc en fait on a une euphorie, tout est incroyable, on compte toutes les premières fois en mode voilà le premier lapin, incroyable ! Donc le premier soir en tente, on sort la petite enceinte, avec les lumières frontale là on fait des trucs en mode soirée c'est rigolo. Bah pareil, première fois qu'on se fait à manger avec la petite popote et le petit réchaud. Au début, on est là en train de se dire : on va se faire des plats de fous. On abandonne très vite, hein. Donc ouais, ça c'était un peu la première soirée. Et en plus petit jardin très sympa, petit étang, un petit potager sur le côté, en vrai bon jardin.”

Le sentiment d'euphorie décrit, ainsi que l'attention accrue portée à ce qui l'entoure, sont des comportements similaires à ceux observables en milieu sauvage. Cependant, nous avons décrit précédemment que la perception de l'environnement sauvage, en tant qu'écosystème, induisait une prise de conscience de l'échelle humaine face aux éléments naturels. Cette prise de conscience semble ici moins évidente. Le petit étang et le potager étant par exemple, largement domestiqués.

Le jardin peut alors être perçu comme une limite floue, entre domestique et sauvage. Cette piste de la frontière spatiale, nous amène à considérer celle de la frontière matérielle. Et si celle-ci n'était autre que la toile de tente ?

Une frontière matérielle : la toile de tente ?

“Je pense quand même que quand tu poses ta tente au milieu du sauvage, tu es vraiment dans le sauvage. Tu as juste ton petit cocon et l'extérieur. Moi je pense que c'est la toile de tente la limite quoi. Parce que vraiment, limite, ça rentre un peu, enfin par les sons le sauvage il rentre un peu.”

Flore nous décrit ici sa perception de la toile de tente comme la frontière perméable entre le sauvage et le domestique. L'expression “petit cocon”, utilisée pour décrire l'espace intérieur de la tente, fait partie du champ lexical fréquemment em-

ployé pour évoquer le foyer. Le cocon traduit les caractères de protection et de confort, qui distinguent le domestique du sauvage. Lors des entretiens, j'ai systématiquement demandé aux pratiquants quelle était leur perception du rôle de la tente. Était-ce un élément perméable dont le rôle est d'accroître le sentiment d'immersion, ou au contraire, une séparation permettant de s'isoler de l'environnement ? Les réponses coïncident, en voici une sélection :

“A partir du moment où tu rentres dans ta tente, je pense en effet que tu es plutôt coupé et du coup ça permet je pense, de t'isoler, un peu de la pluie, enfin du temps, s'il va pleuvoir, faire froid... Donc t'isoler de ça et de la lumière un peu” - Flore.

“Pour moi c'est protecteur, mais que de 2 choses : du vent et de l'eau. Ça s'arrête là. Tu vois de l'extérieur, on va dire des bêtes sauvages, des autres et des phénomènes climatiques plus forts, oui t'es pas du tout protégé. Ça protège pas du froid, ça protège pas de la chaleur intense, ça protège pas des orages.” - Benoît.

“Quand je suis à l'intérieur et que je vois pas ce qui se passe, j'ai l'impression d'être coupé tu vois. Un peu comme quand tu es dans ta chambre et que tu as fermé ta porte et que voilà. Donc il y a, il y a un peu ce truc là, mais je pense que c'est un peu une reproduction d'un mode de vie normal que j'applique dans un autre contexte finalement.” - Lucas.

C'est alors le caractère protecteur de la tente qui est ici décrit. Une protection minimale, comme le souligne Benoît qui évoque le vent et l'eau. Ce sentiment de sécurité et de rupture avec le milieu extérieur s'apparente à la dynamique de domestication. Ce sentiment, qui peut sembler contre intuitif, d'être en sécurité sous une fine toile perméable, maintenue par une armature légère, est décrit par Alexandre MARCOUILLER and Francis FRAIOLI, deux aventuriers canadiens :

“Being inside the tent, it almost feels like we could be anywhere and the “warm” and comfortable shelter seems to mitigate the extent and impact of the terrible storm outside. It's funny to think that we feel safe and secure in this tiny capsule made of fabric, but we do. We fall asleep with the sound of high winds and emptiness, just the way it should be ?”

Si la tente est une frontière, qu'en est-il des pratiquants qui s'en affranchissent ? En effet, pour bivouaquer, la tente n'est pas une obligation puisqu'il est possible de dormir à la belle étoile. Les raisons de ce choix sont multiples. Benoît, fidèle à sa perception de la tente comme une protection minimale, nous explique que lorsque les conditions météo sont adaptées, il aime s'en affranchir :

“Pour l'avoir fait à l'armée, donc on avait encore les vieilles tentes sahariennes, plusieurs fois, moi j'avais

2- L. GESELL, *CAMP*, 2019, p. 95.
 “Étant à l'intérieur de la tente, on a presque l'impression que nous pourrions être n'importe où et l'abri « chaleureux » et confortable semble atténuer l'ampleur et l'impact de la terrible tempête à l'extérieur. C'est drôle de penser que nous nous sentons en sécurité dans cette petite capsule en tissu, mais c'est le cas. Nous nous endormons avec le bruit des vents violents et du vide, comme il se doit.”

emmené mon hamac, en fin de compte je dormais pas dans la tente. Si tu sais qu'il ne va pas pleuvoir, grosso modo que tu sois dans la tente ou dehors, c'est pareil. Sauf que dehors, t'as un joli ciel étoilé. Donc des fois, c'est aussi bien d'être dehors. Si, t'as peut-être la fraîcheur du matin que tu sens un peu plus. Mais sinon, la chaleur c'est ton duvet qui la fait, qui te protège. C'est pas la tente.”

Fabienne nous décrit alors le comportement de l'un des membres du trek au Pérou :

“Il y en a un parmi les 12 qui étaient là, qui avait fait beaucoup de bivouac. Et de la très haute montagne, il a fait le Kilimandjaro. Lui il supporte plus la tente, tu vois ? Il pourrait dormir dehors, mais c'est le fait d'être sous sa tente. Il avait demandé sa tente pour lui tout seul et il dormait avec la tente ouverte.”

Si certains s'affranchissent de la tente, sont-ils pour autant privés de la sensation de domestication partielle du sauvage, qui semble avoir lieu chez les bivouaumeurs ? Les frontières matérielles sont donc des pistes, permettant de clarifier partiellement les distinctions entre le sauvage et le domestique. Elles sont cependant insuffisantes pour en saisir tous les aspects. En effet, Lucas aborde le sujet de la reproduction d'un mode de vie dans un autre contexte. Selon lui, le bivouac serait en parti une reproduction de nos modes d'habiter quotidiens, dans un contexte différent. Si tel est le cas, il faut alors considérer que ce qui fait do-

mestique, n'est pas seulement matériel ou spatial, mais peut également être de l'ordre de l'usage, du comportement.

“Là je pense que justement la limite est un peu floue et c'est un peu ça qui est kiffant. Même, tu vois, je pense que quand tu dors à la belle par exemple, ou même pendant la journée où tout est dans mon sac, j'ai l'impression que la limite de mon domestique c'est mon sac.” - Flore.

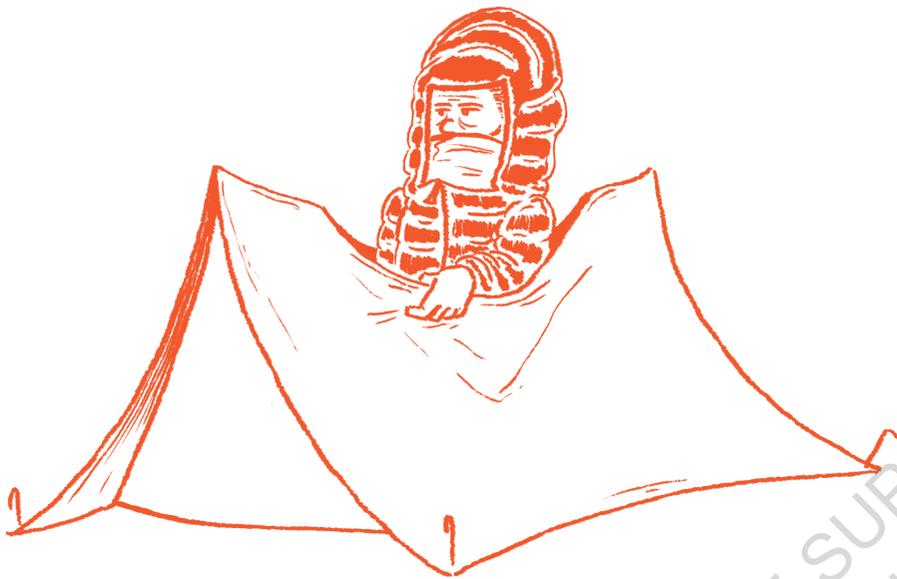


Figure : Le bivouaqueur qui ne supporte plus sa tente

La fée du logis sauvage

Narration tirée de l'entretien avec Lucas

Les lacs et les forêts qui composent le paysage Suédois défilent depuis plusieurs jours. Lucas et son ami savent qu'ils vont bientôt quitter cet environnement, au profit de la côte et de son horizon marin. Après une journée à pédaler, ils se mettent en quête d'un spot pour passer la nuit. Voilà déjà plusieurs semaines qu'ils bivouaquent et commencent à être plutôt doués pour dénicher des petits coins de nature isolés. Après quelques instants de recherche, un immense lac se laisse entrevoir à travers les branchages. Ils s'y dirigent alors. Dans l'eau calme de celui-ci, se reflètent les arbres feuillus qui bordent le rivage. Bien que magnifique, l'endroit n'est cependant pas idéal pour bivouaquer. Mais au vu de leur itinéraire, il est possible que ce lac soit le dernier du voyage... Les deux amis décident donc d'en profiter ; après tout il y a de quoi se baigner et ils ne sont pas loin d'une supérette pour se ravitailler. La décision est prise, ils y resteront 2 jours.

Les deux bivouaumeurs se reposent, visitent les environs et se prélassent au bord de l'eau. Le temps semble alors s'écouler plus lentement. Un après midi, son ami se décide à aller faire des courses, laissant Lucas seul au campement. Celui-ci finit par s'ennuyer et énumère dans sa tête les quelques défauts du spot : les rochers qui mènent au lac sont désagréables pieds nus, les branches qui sont au sol près de la tente pourraient être déplacées...oui ça ferait plus propre... Il se lève alors mécaniquement et se dirige vers la plus grosse branche. Il commence à la déplacer puis, prenant conscience de son geste, s'arrête sur champs.

- Mais je repars demain...qu'est-ce que je suis en train de faire là ? Je ne vais quand même pas ranger la forêt !

Figure : Lucas rangeant la forêt



2. Frontières d'usage ?

Définir l'intérieur de la tente comme un espace domestique, implique que les frontières ne seraient pas uniquement physiques, mais qu'elles pourraient être définies par des usages. Bivouaquer serait l'acte de création d'un espace domestique temporaire. D'une part à l'échelle de la tente, de l'autre à l'échelle du spot, à travers le sentiment d'appropriation d'un espace sauvage. Nous analyserons ici ces processus de domestication.

Créer une routine, c'est se créer un chez soi ?

Le bivouac implique de devoir changer de spot quotidiennement. Sans environnement fixe, il est alors difficile de se sentir chez soi. Ce ressenti semble cependant nécessaire, puisque l'Homme tend à s'approprier ce qu'il côtoie régulièrement, pour s'y sentir bien. Cette nécessité peut être liée au sentiment de sécurité requis pour permettre un endormissement serein, ou à la sensation de confort, recherchée dans nos modes d'habiter.

“C'est marrant je pense qu'en fait on a un besoin du coup d'être chez soi pour dormir, enfin de ce confort de se sentir chez soi.” - Flore.

1-Définition Le Robert

Le seul environnement fixe et récurrent est alors l'intérieur de la tente. La routine, en tant qu'“habitude d'agir ou de penser devenue mécanique¹” est un moyen de favoriser la sensation d'être chez soi. La tente est une architecture particulière, dans le sens où son espace habitable disparaît totalement la journée, pour réapparaître le soir. Il faut donc, chaque jour, la réhabiter. Les pratiquants nous ont alors décrit comment cette situation a encouragé la mise en place de routines :

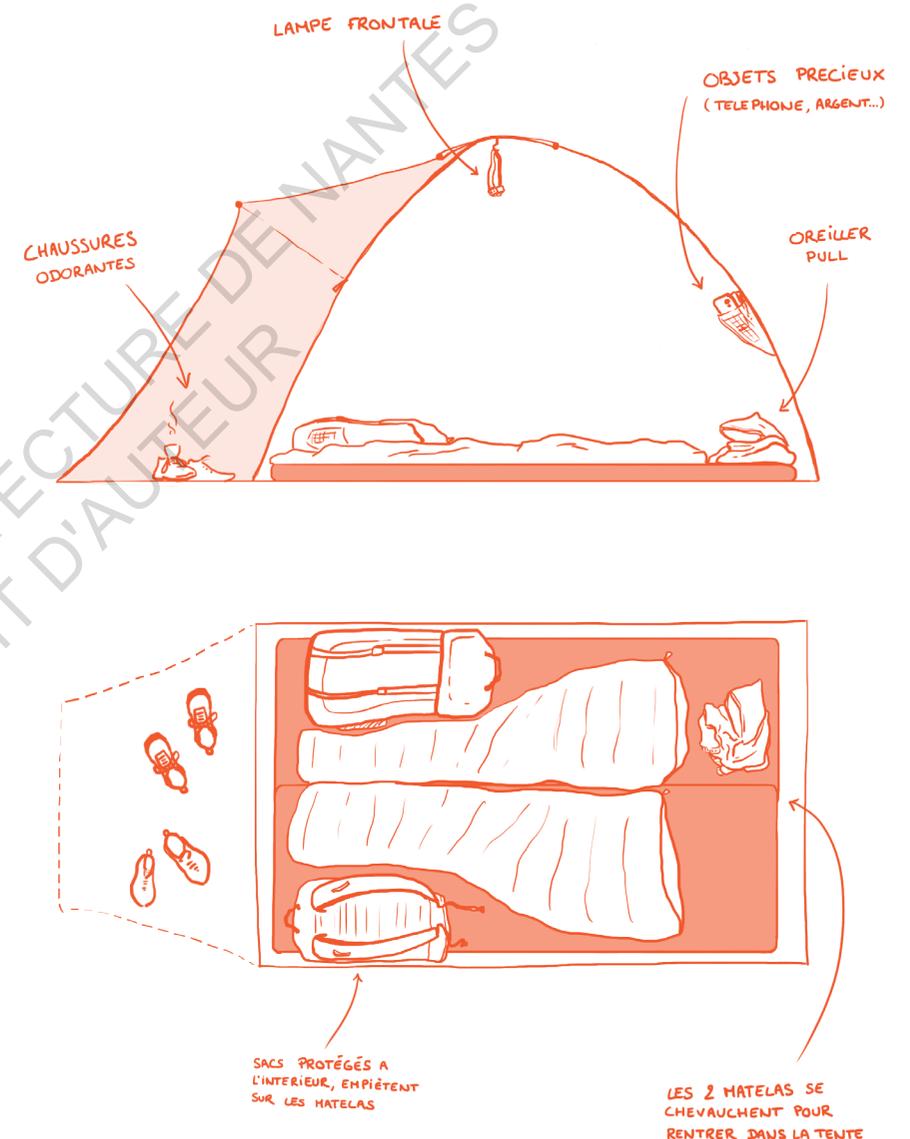
“Mon frère, chaque fois qu'il arrive au bivouac, il sort toutes ses affaires de son sac, alors que moi j'ai plus tendance à laisser et genre je prends que ce dont j'ai besoin. Lui il sort tout et du coup il avait laissé ses affaires là entre la chambre et la toile couvrante.” - Elouan.

“En fait, t'as très vite des petites habitudes. On monte la tente. Je mets mon matelas dans tel sens, je fais matelas, sac de couchage, ensuite je gonfle mon oreiller. Toujours dans le même ordre. Tu ranges tes affaires à tel endroit. Je sais que mon pote là, quand je bougeais une de ces affaires, ça le rendrait fou. Mais en même temps, moi j'étais un peu pareil. En fait, on avait une tente, il y avait deux petites ailettes sur les côtés et c'était un peu nos espaces à nous quoi. Donc quand il arrivait et qu'il prenait un truc, ça me froissait un petit peu.” - Lucas.

“A l'extérieur, non, t'es pas chez toi, je vais pas me sentir forcément chez moi. Mais à l'intérieur de la tente, oui parce que tu recrées des automatismes. C'est à dire que t'arrives, une fois que tu as la tente montée, tu vas mettre ton éclairage là-haut, tu vas mettre ton téléphone à cet endroit-là. Donc quelque part, t'as une routine qui fait que tu te sens chez toi. Par contre, comme tous les jours, tu changes de coin, t'ouvres ta porte, t'as pas la même vue. Cette petite toile là, justement, t'isole du monde extérieur : à l'intérieur oui c'est chez toi. Comme tu crées une routine, bah tu recrées un chez toi quelque part.” - Benoît.

Il est intéressant de constater qu'une architecture, aussi mobile qu'une tente, est finalement habitée de la même façon, peu importe le spot. Ce mode d'habiter routinier permet alors d'établir une frontière, entre l'espace sauvage et le domestique. En contraste avec cette nature mouvante et imprévisible, le domestique est immuable. C'est le réconfort de retrouver, toujours dans la même disposition, un petit chez soi. Je me suis prêté à l'exercice du relevé habité au cours de mon voyage en Suède et les résultats coïncident tout à fait avec ces descriptions de routines quotidiennes. En effet, l'ensemble des aménagements de la tente lors des bivouacs peuvent être représentés par un unique relevé !

Figure : Relevé habité de mon expérience en Suède



Nécessité d'intimité

“Moi je pense que je le vis comme un lieu d'intimité la tente. Genre si jamais en montagne, au moment où j'arrive à l'endroit où j'ai envie de camper, il y a d'autres gens, eh bah on peut discuter et tout, mais au moment où tu rentres dans ta tente, bah tu sais

qu'on va pas te parler et t'es dans ton petit coin tout seul. Ouais puis même si t'es à 2, c'est aussi un lieu, je sais pas, c'est pas les mêmes discussions dans la tente, un peu comme dans une chambre et dans la ville quoi je pense.”

A travers cette notion d'intimité, Flore fait le parallèle entre la chambre et la tente. Elle applique des caractéristiques de son mode d'habiter quotidien, sur son expérience de bivouac. Au cours des entretiens, les analogies entre la tente et la chambre ont été nombreuses. La perception et l'usage de l'espace participe à définir, pour le bivouaqueur, une frontière entre ce qu'il considère comme sauvage ou domestique.

Appropriation temporaire du sauvage

Le photographe autrichien Roman KÖNIGSHOFER explique que selon lui : “A big part of why people camp is because they want to have a place of their own for a while²”. Il introduit alors l'idée d'une appropriation temporaire de l'espace sauvage. Une telle appropriation participerait à domestiquer, de par l'usage, un environnement qualifié comme sauvage. Les entretiens tendent à valider cette hypothèse :

“Moi ça m'est arrivé de repasser plus tard dans un lieu où j'avais dormi, et j'étais en mode : Oh c'est chez moi là !” - Flore.

2- L. GESELL, CAMP, 2019, p. 167.
“Une grande partie des raisons pour lesquelles les gens campent est parce qu'ils veulent avoir leur propre espace pendant un certain temps.”

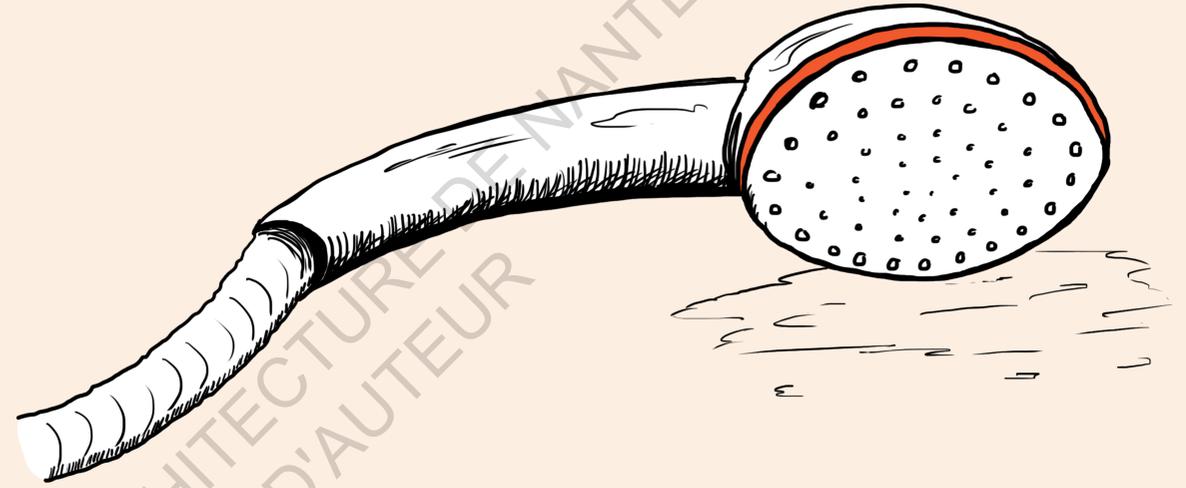
“Dans notre vision du quotidien, avoir son chez soi c'est quelque chose d'important parce que ça permet d'avoir un endroit à soi, où on se sent bien. Et donc le fait de poser la tente au milieu de la nature, on se sent un peu privilégié de se dire bah là autour de nous, il y a personne. Il y a juste ma petite tente et donc bah oui, l'espace d'une nuit, tout ça va m'appartenir. Je peux me promener partout je dérangerai personne et personne me dérangera” - Gatien.

Les bivouaqueurs s'approprient donc leur environnement, le temps d'une nuit. Ils y projettent alors le caractère domestique d'un foyer, d'un chez soi. La frontière que nous cherchons à définir est alors multiple. A la fois matérielle, puisque la toile de tente incarne cette limite entre sauvage et domestique, elle est également spatiale ; le jardin s'inscrivant comme un espace de transition entre les deux. Mais le bivouaqueur lui-même peut influencer sur ces frontières. A travers des usages, des routines, ou une certaine appréhension de l'environnement, il va pouvoir le caractériser comme son chez lui, le domestiquer.

“Tu te cherches un confort quand même dans un truc où t'es pas censé l'avoir quoi. Et au final moi je pense que t'arrives quand même un peu à l'avoir, via toutes ces petites habitudes et tout, mais c'est vrai que j'ai eu un temps d'arrêt, je me suis dit, mais je vais pas ranger la forêt. Qu'est ce que je fais ?! Et j'en ai parlé à mon pote il m'a dit : j'ai eu exactement la même idée !” - Lucas.

Blagues révélatrices

Extrait des entretiens de Lucas et Flore



Alban : L'expérience du bivouac a-t-elle modifiée votre mode de vie conventionnel ?

“J’ai arrêté de me doucher ahah !” - Lucas.

“Je ne mange plus que des feuilles” - Flore

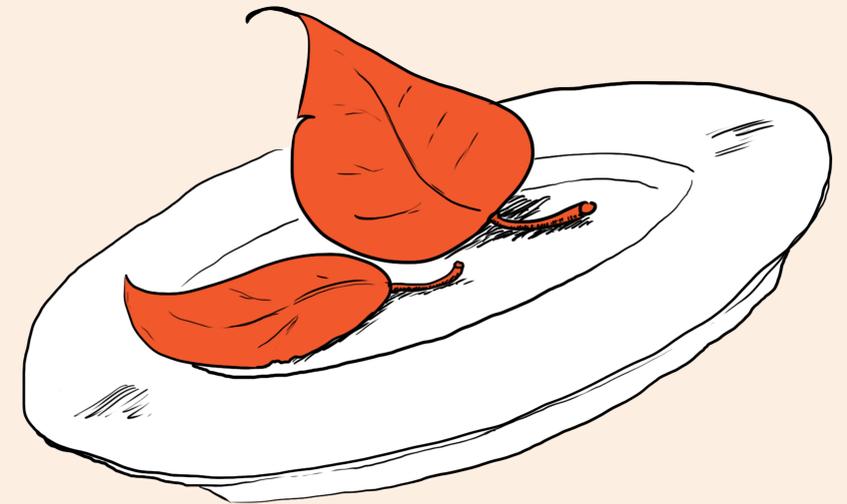


Figure : Douche éteinte et assiette de feuilles

3. Une expérience qui ensauvage notre quotidien ?

Si ces blagues figurent dans ce mémoire, c'est parce qu'elles traduisent le décalage perçu entre l'expérience du bivouac et nos modes d'habiter quotidiens. Le contraste semble si important, qu'à l'évocation d'une association entre les deux, la première réaction est l'humour. Nous chercherons donc ici à comprendre dans quelle mesure cette expérience ensauvage-t-elle notre quotidien ?

Des modifications de nos modes d'habiter ?

L'expérience du bivouac peut influencer certaines de nos habitudes, notamment nos routines d'endormissement. Elouan nous raconte comment, au retour de ses treks, son corps garde des habitudes de sommeil :

“Ça m'a d'ailleurs un peu fait un effet de Jetlag quand je suis revenu à la maison, genre là ça me le fait encore même à 22h / 23 h, je suis fatigué et je pense que je

me suis toujours pas réhabitué. Mais en soi c'est mieux d'avoir un rythme de sommeil comme ça.”

Cette modification est bénéfique, puisque nous avons défini précédemment que le manque de sommeil et la détérioration de sa qualité, étaient aujourd'hui des enjeux majeurs. L'expression “Jetlag” utilisée par Elouan souligne cependant que ses effets sont temporaires ; tout comme les premières nuits de bivouac où il peinait à trouver le sommeil, puisque son organisme ne s'était pas habitué à ce nouveau rythme. Des effets plus durables sont observables chez Flore, qui pratique le bivouac depuis son enfance :

“Je pense que, du fait que ça a été plein de fois dans ma vie depuis que je suis petite, ça a sûrement un peu généré aussi... Un peu mon rapport que j'ai, peut-être à l'aventure, tu vois. On discutait hier aussi de comment tu qualifies des bonnes vacances ? Et moi je pense qu'il faut qu'il y ait ça. Je pense qu'il faut qu'il y ait du bivouac, qu'il faut qu'il y ait un truc en pleine nature parce que c'est devenu ma définition des vacances qualitatives bien ancrées.”

Le bivouac est alors plus présent dans son esprit, puisqu'il est associé à de bonnes vacances, mais ne semble pas impacter directement son mode de vie quotidien. Lucas nous raconte comment les questions de l'impact d'une telle expérience sur sa vie l'ont accompagné lors des dernières semaines du voyage :

“Mais ça c’est un truc où pendant que j’étais à la fin du voyage j’avais beaucoup ces questionnements-là... Qu’est-ce que je vais être après ? Et je me disais bah qu’est-ce que je vais garder ? Je pensais que j’allais garder ce truc un peu de moins me laver. Pour l’instant je l’ai encore. J’essaie de tenir un truc de tous les 2 jours. Mais j’avoue que j’ai tendance à vite revenir à une douche par jour et tout. A revenir, en fait, à un mode conventionnel.”

Lucas témoigne ici de la difficulté d’intégrer certains éléments de l’expérience dans son quotidien. Malgré une volonté initiale forte, il voit les comportements hérités du bivouac s’estomper progressivement. Il appuie ce point en citant son compagnon d’aventure :

“Et c’est pareil pour mon pote. Lui il est toujours en région parisienne et il dit : c’est un peu effrayant la vitesse à laquelle je suis revenu à une vie normale.”

La difficulté de conserver des habitudes induites par l’expérience du sauvage, réside dans le contraste majeur qui distingue nos modes d’habiter conventionnels et l’expérience du bivouac. Tout l’intérêt de cette pratique résiderait-il alors dans ce contraste ?

Une question de contraste

“Je pense que c’est par contraste où tu le vis un peu comme un bol d’air quoi. OK, on respire là, ça va trop

vite partout. Donc on fait une pause, on respire et voilà. Et du coup je pense que si j’étais tout le temps dans cette pause-là, j’en aurais moins besoin.”

C’est ainsi que Flore souligne l’importance de ce contraste. L’expérience du bivouac est alors une mise en perspective, un pas de côté vis-à-vis de nos modes de vie quotidiens. Celle-ci permet de prendre conscience des qualités de confort de nos espaces domestiques, tout en requestionnant certaines de nos habitudes ou de nos nécessités. Le contraste favorise la comparaison, donnant l’occasion au bivouaqueur d’adopter une position plus critique vis-à-vis de son propre mode de vie. En ce sens, les deux sociologues du CNRS écrivent :

“L’utopie sauvage n’est pas qu’un repli, elle permet également d’enrichir notre univers sensoriel : une seule nuit à la belle étoile, c’est un corps qu’on redécouvre éveillé, sensible, fragile, quand il est aujourd’hui absent à lui-même dans la vie urbaine. L’utopie sauvage nous permet, en entrant en résonance avec le monde du vivant, de réenchanter notre quotidien.”

Mais ce contraste n’est pas le seul intérêt d’une telle pratique. A l’heure où les enjeux écologiques se font de plus en plus urgents, habiter le sauvage permet de s’y sensibiliser.

1- S. DALGA-LARRONDO et T. FOURNIER.
L’Utopie sauvage, 2020, p. 165.

Une sensibilisation par le beau

“Je pense que montrer le beau ça peut malgré tout sensibiliser les gens ².” Explique le photographe Vincent MUNIER pour décrire les enjeux de son travail. Cette sensibilisation aux enjeux environnementaux, par le beau, est présente lors d'une nuit de bivouac et impacte concrètement notre quotidien. Se laisser émerveiller par le milieu qui nous entoure, en l'ayant pleinement habité le temps d'une nuit, c'est une façon de se sentir plus concerné par celui-ci au retour. Nous pouvons ici nous appuyer sur l'exemple de Lucas, qui a été marqué par sa découverte de Bialowieza, la dernière forêt primaire d'Europe, située en Pologne :

2- V. MUNIER,
entretien TF1.

“Et effectivement pour moi c'était une expérience assez incroyable. J'avais jamais été dans un truc comme ça. Et du coup, enfin je pense que je suis beaucoup plus sensible à ça. J'aime bien en parler, j'aime bien le transmettre et tout, mais c'est des trucs où quand tu n'y as pas été, tu comprends pas vraiment. Ça, c'est un gros truc à tirer quand même. De toute façon c'était un peu le but du voyage.”

Ainsi, le bivouac est une expérience d'ensauvagement, s'inscrivant aux frontières du domestique et du sauvage. Si la tente ou le jardin participent à clarifier ces frontières, les comportements des bivouaqueurs sont tout autant déterminants. Enfin, bien qu'il semble difficile d'intégrer cette expérience, dans un quotidien si loin

du sauvage, l'impact de celle-ci est tout de même perceptible. A la fois à travers le contraste important entre nos modes de vie conventionnels et l'expérience du bivouac, qui favorise une mise en perspective de nos modes d'habiter. Nous permettant alors d'en être plus conscient et plus critique. Ainsi que par la sensibilisation accrue aux enjeux environnementaux qui en découlent.

Conclusion

Finalement, durant ce mémoire, nous avons tenté de déterminer si la pratique du bivouac était motivée par une volonté d'habiter le sauvage ou par un éloignement désiré du domestique. Notre analyse a, dans un premier temps, cherché à comprendre ce qui était à l'origine de cette envie d'aventure. Il est alors apparu que les récits d'expériences, aujourd'hui très largement distribués, influent fortement sur nos envies. Largement cités par les pratiquants comme des inspirations, nous avons pu constater que ces récits étaient remis en perspective une fois l'expérience vécue. Nous nous sommes ensuite appuyés sur les travaux de deux sociologues du CNRS, qui expliquaient cet attrait pour l'aventure à travers deux figures mythiques. Celle du "chasseur cueilleur", qui nous attirerait de par son mode de vie particulièrement adapté à son environnement ainsi que cette idée de retour à notre "vraie nature". Et celle du "Robinson" sous sa forme d'expérience sur une courte durée, pouvant être inspirante lors de notre retour au quotidien. A partir des entretiens, nous avons pu déterminer que cet attrait pour ce genre de récits et de figures va de pair avec une volonté de rupture, de dépaysement, avec un quotidien décrit comme stressant.

Une fois que cette envie d'ensauvagement est apparue, nous avons analysé les choix d'accompagnateurs. Une pratique solitaire est possible. Elle est souvent motivée par une volonté d'introspection. Une pratique de groupe peut être choisie pour réduire le coût du voyage. A l'inverse, dans le cadre de treks organisés, le bivouac en groupe peut permettre une qualité et un confort supérieur. Notamment grâce à l'expertise d'Elouan, nous avons défini le rôle et l'impact du guide. Les entretiens avec des vendeurs d'équipements nous ont permis de définir que le bivouac attire un nouveau public hétérogène, regroupant à la fois des familles avec enfants, des personnes âgées, des jeunes actifs ou des étudiants. L'ensemble des équipements est une charge financière conséquente, mais nous avons pu constater que ce n'était pas une activité de classe, puisque les magasins généralistes proposent du matériel à des prix plus abordables ou des systèmes de location. Cependant, une telle hausse du nombre de pratiquants n'est pas sans conséquences sur les milieux naturels. Nous avons cité quelques mesures de restrictions et d'éducation mises en place pour en limiter l'impact.

Après avoir pris connaissance du cadre législatif concernant le bivouac en France, et étudié le cas spécifique de la Suède, nous sommes partis à l'aventure. Nous nous sommes intéressés à la recherche du spot, en mettant en avant les différentes méthodes utilisées. Cela nous a permis de constater que, malgré la volonté de déconnexion,

l'outil le plus utilisé était le téléphone portable, que ce soit à travers Google Map ou les applications spécialisées. Il est également apparu qu'en pratique, trouver un spot était plutôt différent de l'image véhiculée dans les récits d'aventure, puisque le spot parfait est en fait, plutôt rare à dénicher. Nous nous sommes ensuite aperçus que les instants précédents l'endormissement étaient l'occasion de repenser nos besoins quotidiens, ainsi que notre rapport au paysage, qui n'était plus considéré comme un décor mais comme un milieu à habiter. L'étude sur le temps du sommeil a permis de mettre en avant des routines d'endormissement plus saines et de réinterroger nos perceptions du confort. Nous avons également caractérisé l'acte de dormir hors de l'espace domestique comme une action militante, traduisant une volonté de rupture avec le modèle capitaliste. Le sentiment d'insécurité lors d'une telle expérience nous a également intéressé, présentant les tiques comme les plus grands ennemis des bivouaqueurs. Cela nous permettant de conclure que les dangers d'une telle expérience sont limités, la rendant d'autant plus attractive.

Enfin, nous nous sommes interrogés sur les frontières entre le domestique et le sauvage. Partant du postulat que celles-ci puissent être spatiales, nous avons étudié le cas du jardin. Regroupant à la fois des caractéristiques du sauvage et du domestique, nous avons pu le définir comme une frontière. Nous nous sommes ensuite penchés sur la toile de tente comme frontière matérielle

Elle est une protection contre les intempéries tout en restant très perméable au milieu sauvage, à travers les odeurs et les bruits. Si l'intérieur de la tente est un espace domestique alors la toile pourrait en être la frontière. Cela nous a amené à nous questionner sur de possibles frontières d'usage. Il est alors apparu qu'à travers la mise en place de routines, les bivouaqueurs étaient en mesure de percevoir l'intérieur de la tente comme un espace domestique. Nous avons également analysé un phénomène d'appropriation temporaire du sauvage, à l'échelle du spot. Nous questionnant sur le fait que ces expériences de bivouac ensauvent notre quotidien, nous avons pu conclure que, malgré les essais de certains pour modifier quelques aspects de leurs modes d'habiter, il semble difficile d'intégrer cette expérience dans un quotidien si loin du sauvage. Tout l'enjeu de cette expérience est basé sur le contraste entre notre domestique et le sauvage. Nous avons également établi que ces expériences étaient de bonnes situations de sensibilisation par le beau, aux enjeux de protection environnementale.

En somme, le bivouac est un mode d'habiter temporaire, nous permettant une mise en perspective de nos modes de vie contemporains. Bivouaquer c'est être dans l'action, c'est expérimenter. C'est faire sans nécessité, pour finalement reprendre conscience de certaines nécessités primaires. C'est reprendre conscience que nous faisons partie d'un écosystème et s'en émerveiller.

Médiagraphie

Récits de bivouac et d'aventure

Gesell Luc. CAMP : Stories & itineraries for sleeping under the stars. 1^{ère} édition. New York : Clarkson Potter, 2019, 256 p.

Entretien avec Vincent Munier Loup Blanc Partie 1 [en ligne], TF1. 11 juillet 2018. Disponible sur (181) Entretien avec Vincent Munier Loup Blanc Partie 1 - YouTube [consulté le 28/04/2023]

Entretien avec Vincent Munier Partie 1 [en ligne], 30 degrés magazine. 20 août 2014. Disponible sur (181) Entretien avec Vincent Munier Partie 1 - YouTube. [consulté le 28/04/2023]

Entretien avec Vincent Munier Partie 2 [en ligne], 30 degrés magazine. 20 août 2014. Disponible sur (181) Entretien avec Vincent Munier Partie 1 - YouTube. [consulté le 28/04/2023]

L'extraordinaire photographe animalier Vincent Munier [en ligne], Passe-moi les jumelles. 27 décembre 2017. Disponible sur L'extraordinaire photographe animalier Vincent Munier (youtube.com) [consulté le 28/04/2023]

Jennifer Murzeau. La Vie dans les bois. 1^{ère} édition. Paris : Allary Editions, 2019, 240 p.

Sommeil

Jonathan Crary. 24/7 Le capitalisme à l'assaut du sommeil. Paris : La Découverte Poche, 2016, 144 p. (La Découverte Poche / Essais n° 453)

Le sommeil en ville, perturbé, accepté, rejeté ou vecteur d'urbanité ? [en ligne], Demain la ville by bouygues immobilier. 29 mars 2017. Disponible sur <https://www.demainlaville.com/sommeil-ville-perturbe-accepte-rejete-vecteur-durbanite/> [consulté le 19/09/2023]

Lieux où l'on dort, lieux des rêves. Un regard ethnographique sur la nuit dans deux cités des quartiers nord de Marseille. [en ligne], érudit. 11 mars 2021. Disponible sur Lieux où l'on dort, lieux des rêves : un regard e... – Anthropologie et Sociétés – Érudit (erudit.org) [consulté le 19/09/2023]

Garnier Guillaume. L'oubli des peines : une histoire de sommeil (1700-1850). Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2013, 420 p. (Histoire)

Sociologie des comportements

Sébastien DALGALARRONDO et Tristan FOURNIER. L'Utopie sauvage : Enquête sur notre irrésistible besoin de nature. 1^{ère} édition. Paris : Les Arènes, 2020, 180 p.

Gouineau Mathilde. Ces chambres qui nous habitent [en ligne]. Mémoire. Nantes : Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2023, 126 p. [consulté le 28/05/2023]

Conséquences de la hausse de pratiquants

Lauvitel et Muzelle : bivouac encadré [en ligne], Parc national des Ecrins. 30 mai 2023. Disponible sur Lauvitel et Muzelle : bivouacs encadrés | Parc national des Ecrins (ecrins-parcnational.fr) [consulté le 18/10/2023]

Le bivouac ou l'art de camper sans dégrader la nature [en ligne], Mon séjour en montagne. 31 aouts 2023. Disponible sur Le bivouac ou l'art de camper sans dégrader la nature - Mon séjour en montagne (mon-sejour-en-montagne.com) [consulté le 18/10/2023]

Le guide du bivouac en isère [en ligne], ffrandonnée. 03 aouts 2023. Disponible sur Le Guide du Bivouac en Isère - Fédération Française de la Randonnée Pédestre (ffrandonnee.fr) [consulté le 18/10/2023]

Montagne : victime de surfréquentation et d'incivilités, le parc naturel de Chartreuse interdit le bivouac avec tente, France 3 région Auvergne Rhône Alpe. 02 aout 2021. Disponible sur Montagne : victime de surfréquentation et d'incivilités, le parc naturel de Chartreuse interdit le bivouac avec tente (francetvinfo.fr) [consulté le 19/10/2023]

Surfréquentation touristique, prolifération du bivouac : le très "instagrammable" lac Blanc, victime de son succès, France 3 région Auvergne Rhône Alpe. 03 aout 2023. Disponible sur EN IMAGES. Surfréquentation touristique, prolifération du bivouac : le très «instagrammable» lac Blanc, victime de son succès (francetvinfo.fr) [consulté le 19/10/2023]

Autre

Le Robert dico en ligne, Le Robert. 13 février 2023. Disponible sur : <https://dictionnaire.lerobert.com/> [consulté le 28/12/2023]

Illustrations

Toutes les figures ont été réalisées par moi même. Travail d'illustration disponible sur instragram :

@studio_wambs

La pratique du bivouac, de plus en plus populaire, réinterroge nos modes d'habiter contemporains. A travers les témoignages de différents pratiquants / pratiquantes et quelques expériences personnelles, nous analyserons les enjeux et les qualités de cette pratique, dans le but de proposer une mise en perspective de nos modes d'habiter, un décentrement du regard.

Comment le bivouac nous permet-il de reconsidérer les notions de qualités de sommeil, qui sont aujourd'hui des enjeux de société majeurs ? De quelle façon nous amène-t-il à repenser notre rapport au "sauvage" et la définition de celui-ci comme antonyme du domestique ?